

LA VIE & L'ART EN NORMANDIE



PRÉHISTOIRE DE L'EURE

*Données nouvelles sur l'occupation
préhistorique des vallées de
l'EURE, de l'ITON et de la SEINE*

NOUVELLES
DE
L'EURE

N° 56

Préhistoire de l'Eure



Sculptures de l'allée couverte de Dampmesnil (Eure) : le collier, triple, et les seins figurant vraisemblablement la déesse-mère se trouvent dans le vestibule, sur le premier pilier gauche du monument.

L'ancienneté de l'homme sur la terre est une notion moderne. Longtemps on a accepté une interprétation littérale de la chronologie biblique et l'on a considéré que l'histoire humaine commençait il y a quelque 4 000 ou 5 000 ans. Au début du XIX^e siècle, seulement, on s'est aperçu que des silex taillés par l'homme accompagnaient dans certaines couches de terrains des ossements d'animaux disparus depuis une période géologique reculée. Ainsi est née la préhistoire. Aujourd'hui, grâce aux méthodes de datations fondées sur la radioactivité on sait que l'apparition de l'homme remonte à plusieurs millions d'années.

La préhistoire étudiant l'homme avant l'apparition de l'écriture, le préhistorien ne peut fonder ses études sur aucun texte. Ses sources sont donc les terrains, les structures que l'homme y a ménagées et surtout les objets qu'il a façonnés. La fouille lui permet de retrouver ces matériaux. Mais la tâche est délicate. A de rares exceptions près, tout ce qui était fait en matière périssable (bois, cuir, peau, etc...) a totalement disparu au cours des âges ; à plus forte raison les éléments immatériels, comme la pensée, les rites ou les croyances, n'ont laissé aucune trace. D'un village formé de cabanes de rondins, il ne subsiste généralement que quelques trous de poteaux décelables par une différence de coloration dans le sol, des foyers remplis de terre charbonneuse et des objets fabriqués en pierre, en os, en céramique ou en métal. Interpréter pareils vestiges exige des méthodes rigoureuses et un solide esprit critique. Pour en tirer le maximum de renseignements, le préhistorien fait appel aux ressources de toutes les sciences susceptibles de l'éclairer, la géologie (étude de la mise en place des formations), la zoologie (étude des vestiges de faune), l'anthropologie (étude des restes humains), la botanique (étude des pollens laissés par les plantes et reconstitution du paysage végétal), la physique et la chimie (analyse des constituants des objets, datation des corps radioactifs, prospection électrique, méthodes fondées sur le magnétisme), etc...

Peu à peu, un cadre a été mis en place. Il distingue trois étapes principales :

— le Paléolithique qui s'étend depuis l'apparition de l'homme jusqu'à la fin de la dernière glaciation (relayé ensuite par les cultures dites « épipaléolithiques » ou « mésolithiques », pendant lesquelles l'homme continua à tirer sa subsistance de la chasse, de la pêche et de la cueillette)

— le Néolithique, qui voit l'introduction de l'agriculture et de l'élevage,

— enfin les Ages des Métaux, au cours desquels se répandit successivement l'usage du cuivre, du bronze et du fer¹.

Il va de soi que ces diverses innovations se sont mises en place à des dates différentes suivant les régions. Aux temps préhistoriques, comme aujourd'hui, chaque unité géographique avait ses caractères propres, sa personnalité, qu'il convient de retrouver.



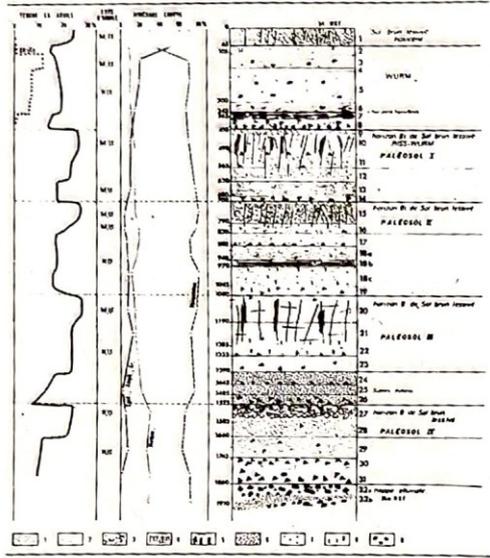
— TABLEAU CHRONOLOGIQUE —

Dates approxi- tives en années av. J.C.	Périodes géologiques	Types humains	Civilisations préhistoriques en France	Éléments culturels caractéristiques	Dates approxi- tives en années av. J.C.
0					
58			Second Âge du Fer (ou Époque de La Tène)		
450			Age du Fer Premier Age du Fer (ou Époque de Hallstatt)	Remplacement du bronze par le fer pour la fabrication des armes et des outils	450
700			Bronze final		700
1100			Age du Bronze Bronze moyen	Généralisation progressive de l'usage du bronze	1100
1500			Bronze ancien		1500
1800			Final (Craissais de Seine-Oise-Marne)	Apparition en France des premiers objets de métal (Chalcolithique)	1800
2500			moyen (Chasséen)		2500
3000			Néolithique	Invention de l'écriture et métallurgie pros- père à Sumer et en Egypte Début de la construction en France de tombes mégalithiques	3000
4000			ancien	Culture dans la vallée du « Lubéron » Cardinal dans le Midi de la France	4000
5000				Introduction en France de mode de vie néolithique	5000
6000				Premiers objets de métal au Proche-Orient	6000
7000			Mésolithique (Epipaléolithique)	Revolution néolithique au Proche-Orient apparition de l'agriculture et de l'élevage fixation au sol et formation des premiers villages stables apparition de la céramique, du tissage des étoffes et du polissage de la pierre	7000
9000	Holocène (ou post- glaciaire)				9000
				Magdalénien	
				Solutrén	Outillage fabriqué à partir de lames en silex et outillage osseux
				Aurignacien	Apparition de l'art (Lascaux, Altamira, Gouy, etc...)
35000				Pénigordien	
80000 ?	Glaciation du Wurm			moyen (Moustérien)	Outillage lithique de technique Levallois
200000 ?	Intergl. Riss-Wurm Glaciation de Riss	Paléanthro- piens (hommes de Néandertal)			
				Acheuléen	Outillage en pierre à base d'éclats et de bifaces
700000 ?	Intergl. Mindel-Riss Glaciation de Mindel	Archán- thropiens (Pithécán- thropes, Sinan- thropes)	Paléolithique	Clactonien	
				inférieur	Abbevillien
	Intergl. Gunz-Mindel Glaciation de Gunz Intergl. Donau-Gunz				« Pebble » Culti- ture « (civilisa- tion du galet aménagé)
	Glaciation de Donau Intergl. Biber-Donau Glaciation de Biber ?	Australopi- thépiens			Outils sur galets
5000000 ?					5000000 ?

Coupe de la Carrière de Saint-Pierre-Lès-Elbeuf (Seine-Maritime) montrant quatre paléosols correspondant à des phases tempérées ou plus chaudes que l'actuelle et, accusant une forte teneur en argile ; ils sont séparés par des couches de loess qui marquent des oscillations froides (d'après J.P. LAUTRIDOU et G. VERRON, 1970).

Saint-Pierre-Lès-Elbeuf (S.-M.), bifaces provenant des limons anciens (d'ap. J.-P. LAUTRIDOU et G. VERRON, 1970).

CARRIÈRE DE SAINT-PIERRE-LÈS-ELBEUF (Seine-Maritime) — Coupe 1



Pour le territoire de l'actuel département de l'Eure, nous en sommes encore aux premiers balbutiements. Peu de sites ont fait l'objet de recherches exhaustives et suffisamment méticuleuses au regard de la science moderne. Il faudra, dans l'avenir, multiplier les fouilles pour rassembler le faisceau des données indispensables. Néanmoins, pour incomplets qu'ils soient, les éléments déjà acquis permettent de tenter un premier bilan.

I. — LE PALEOLITHIQUE

A lui seul, il représente plus de 99 % des temps préhistoriques, commençant il y a plusieurs millions d'années et se terminant vers 9000 avant notre ère.

Sa durée explique que de profondes transformations aient pu se produire dans le milieu physique au cours de cette période. Climat, niveau et étendue des mers, paysage, végétation et faune, ont beaucoup changé suivant les époques, de même que le squelette, l'aspect et le psychisme des hommes.

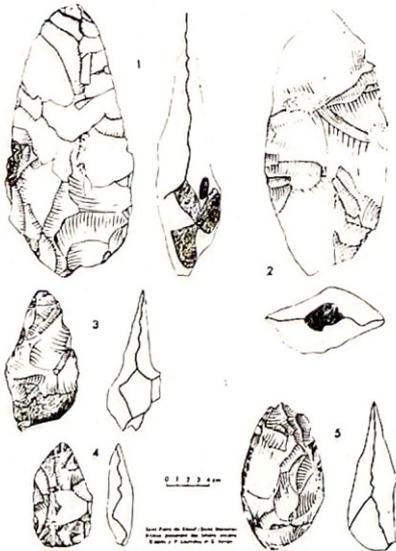
L'étude des industries laissées par nos ancêtres paléolithiques est donc liée à celle des terrains qui les contiennent. Pour en reconstituer la chronologie, on se fonde sur la superposition des couches, c'est-à-dire sur la stratigraphie, les couches inférieures étant plus anciennes que les couches qui les surmontent.

A) LE CADRE GEOLOGIQUE

Sur les rivages marins et dans la vallée des fleuves se sont accumulés des sables et des graviers qui constituent ce que l'on appelle des « terrasses ». On y trouve parfois des silex taillés. A La Haye-le-Comte, par exemple, près de Louviers, l'exploitation d'une nappe alluviale de l'Eure (terrasse de 30 mètres, peut-être mandélienne) a fait découvrir un lot de silex taillés, déposés au Musée de Louviers.

Mais les formations quaternaires les plus développées dans l'Eure sont constituées de « loess ». Suivant la définition de J.-P. Lautridou, le loess est une « formation limoneuse d'origine éolienne. En France, le loess appartient à un cycle morphogénétique de climat froid et aride dont les modalités varient en fonction des conditions climatiques régionales »². A l'intérieur de ces limons, de nombreuses carrières ont été ouvertes pour alimenter des briqueteries. Là où les coupes sont encore fraîches, on constate une alternance de couches jaunâtres, homogènes, sans cailloux, avec des couches rougeâtres et des lits de graviers. Quelles conclusions peut-on en tirer ? Peu, si l'on se contente d'un simple examen. Beaucoup, si l'on se donne le mal d'en faire l'étude détaillée et si l'on a la possibilité d'exécuter les nombreuses analyses indispensables (analyse granulométrique, morphoscopique et palynologique, teneur en argile, en calcaire, en matière organique, nature des argiles et des minéraux lourds représentés, étude des restes de faune conservés, etc...).

Par l'étude de ces stratigraphies, on peut, en effet, entrevoir l'évolution du milieu physique qui a marqué le Quaternaire. Il va de soi que l'examen des carrières d'un territoire aussi réduit que le département de l'Eure ne suffit pas pour reconstituer une évolution climatique qui a affecté des aires beaucoup plus vastes. Il en résulte que l'interprétation des coupes de nos régions ne peut être entreprise qu'à la lumière des constatations faites dans le reste du monde, les phénomènes en question ayant une valeur générale. L'élément majeur est constitué par l'alternance de phases froides, dites glaciaires, et de phases tempérées et humides, dites interglaciaires. En période froide, le climat est plus rigoureux que de nos jours ; la calotte glaciaire se développe, recouvrant de larges zones



Le menhir de la Basse-Crémonville à Saint-Etienne-du-Vauvray (Eure). La petite niche que l'on voit dans la partie haute du monument est due à une « Christianisation » du menhir.



aujourd'hui libres de glace. Cette extension de l'inlandsis amène une baisse du niveau des mers et une réduction de la surface des océans, une partie de leurs eaux étant transformée en glace. Le temps étant sec et incertain, la végétation est rare et le vent, qui souffle en bourrasques, transporte quantité de fines poussières; en se déposant, elles forment des loess. En période interglaciaire, le climat s'adoucit, devient plus humide. La végétation connaît une renaissance. Des sols se forment. La partie superficielle des loess antérieurement déposés s'altère, devient plus rouge. Souvent des couches de cailloutis se constituent.

Ainsi, le nombre des niveaux d'altération que l'on retrouve dans la carrière permet de connaître le nombre des phases de réchauffement qui se sont succédées. A Saint-Pierre-lès-Elbeuf (Seine-Maritime) quatre niveaux d'altération (paléosols) ont été observés, dont trois sont antérieurs à la dernière période interglaciaire, le Riss-Würm³. C'est là une des plus belles stratigraphies de limons connues dans le Nord-Ouest de la France.

Dans les autres gisements, les limons sont souvent beaucoup moins épais et moins complexes. Ils se sont essentiellement formés au cours des deux dernières glaciations (Riss et Würm). La corrélation entre les diverses coupes, permet d'en tirer un cadre géologique régional. A l'intérieur, s'insèrent les données de la préhistoire, c'est-à-dire les manifestations de l'activité humaine, en particulier les outils de silex.

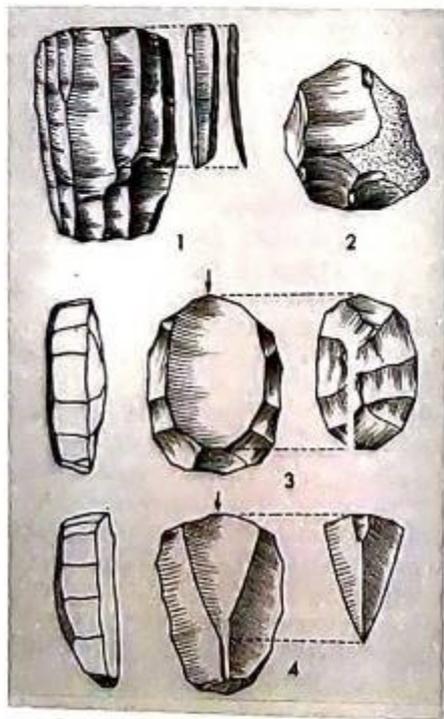
B) LES INDUSTRIES DU PALEOLITHIQUE ANCIEN ET MOYEN

Les plus anciens outils de pierre attestés sont de simples galets, sommairement aménagés par un ou plusieurs enlèvements destinés à obtenir une arête tranchante. Ces premières industries ne sont pas connues dans l'Eure.

Plus tardivement (Günz-Mindel et Mindel), on obtient des instruments plus efficaces en taillant les rognons de silex sur leurs deux grandes faces, pour se procurer un tranchant beaucoup plus allongé. Les plus archaïques de ces « bifaces », mal venus, avec des arêtes sinueuses, caractérisent l'Abbevillien, rencontré à Abbeville dans la haute terrasse de la Somme accompagné d'une faune où subsistaient encore l'éléphant méridional et le tigre à dents de sabre (*Machairodus*). Certains des bifaces de La Haye-le-Comte évoquent les types abbevilliens. Très roulés, ils pouvaient figurer à l'état remanié dans la terrasse de 30 mètres et provenir de sédiments antérieurs, mais leur contexte géologique est trop mal connu pour permettre de rien affirmer.

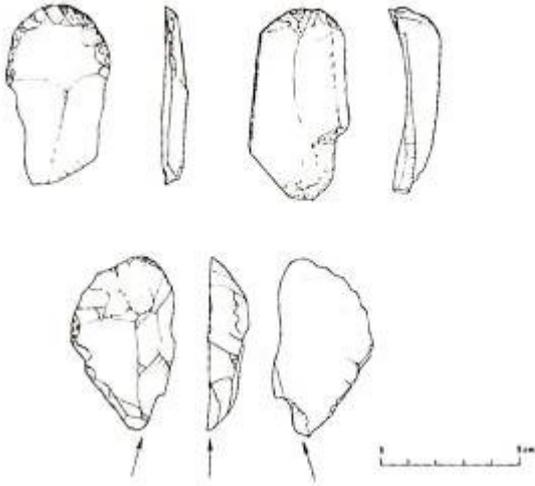
Par la suite, la silhouette des bifaces s'est affinée, leur taille devenant plus régulière, leur épaisseur moindre et leur tranchant presque rectiligne. De telles pièces sont typiques de l'Acheuléen, que l'on trouve presque partout en Europe, de la glaciation de Mindel à la fin de l'interglaciaire Riss-Würm, c'est-à-dire entre 600 000 et 100 000 ans avants J.-C., et particulièrement pendant la glaciation de Riss (— 300 000 à — 100 000). A l'Acheuléen se rattachent les industries trouvées dans les limons anciens de Saint-Pierre-lès-Elbeuf et de plusieurs autres carrières (Claville).

A la fin du Paléolithique inférieur (Acheuléen moyen) furent mises au point des techniques plus élaborées. La taille dite « Levallois », du nom de la station de Levallois-Perret, près de Paris, consistait à préparer des rognons de silex par des enlèvements concentriques leur donnant un aspect proche de celui d'une carapace de tortue. Afin de pouvoir en détacher des éclats de forme déterminée, on aménageait à l'aide de retouches le plan de frappe, c'est-à-dire la surface sur laquelle on prévoyait de donner le coup. Ainsi, la propagation des



Techniques de débitage du silex :
1 : nucléus prismatique à lames (Paléolithique supérieur) ; 2 : nucléus globuleux ; 3 : nucléus Levallois à éclat (Moustérien) ; 4 : nucléus Levallois à pointes (Moustérien) (d'après F. BORDES, 1968).

Méthode d'étude statistique des silex paléolithiques mise au point par le Prof. BORDES : liste-type et graphiques de la carrière d'Evreux III. Cette légende concerne les 3 illustrations de la page 7.



1 — Pièces du Paléolithique supérieur provenant de la carrière d'Osmoy (Eure) : grattoirs et burin (flèche) (collection M. MARAIS, Jumelles).

C) LE PALEOLITHIQUE SUPERIEUR ET LES CULTURES EPIPALEOLITHIQUES

Vers 35000 ans avant notre ère a commencé le Paléolithique supérieur, phase ultime mais combien brillante des temps paléolithiques. L'outillage en silex est désormais façonné à partir de lames (éclats dont la longueur est au moins double de la largeur). Des outils nouveaux apparaissent. D'autres se multiplient, comme le burin sur lequel l'enlèvement d'une fine lamelle détermine l'obtention d'un solide tranchant perpendiculaire au plan de l'objet. L'industrie osseuse se diversifie (sagaies, harpons, spatules, bâtons percés) et produit de véritables chefs-d'œuvre.

L'Eure semble avoir été moins peuplée durant cette période. Les traces qu'y a laissés le Paléolithique supérieur, se réduisent presque à quelques silex taillés recueillis dans la carrière d'Etrépagny⁶, ou dans les abris sous roche de Vernon⁷. Heureusement, un gisement remarquable existe tout près de là : la grotte ornée de Gouy (Seine-Maritime)⁸. Elle prouve, par les belles gravures de ses parois (voir l'article de M. l'Abbé M.-J. Graindor publié ci-après avec les figures de Y. Martin), que la Normandie n'est pas restée étrangère à l'art rupestre paléolithique. Gouy forme la grotte ornée la plus septentrionale du groupe franco-cantabrique, centré sur le Périgord (Lascaux, Font-de-Gaume, Les Combarelles, etc...), les Pyrénées (Niaux, Gargas, etc...) et l'Espagne (Altamira, etc...). L'industrie trouvée à l'intérieur de la cavité permet d'attribuer son occupation au Magdalénien final, stade ultime du Paléolithique supérieur⁹.

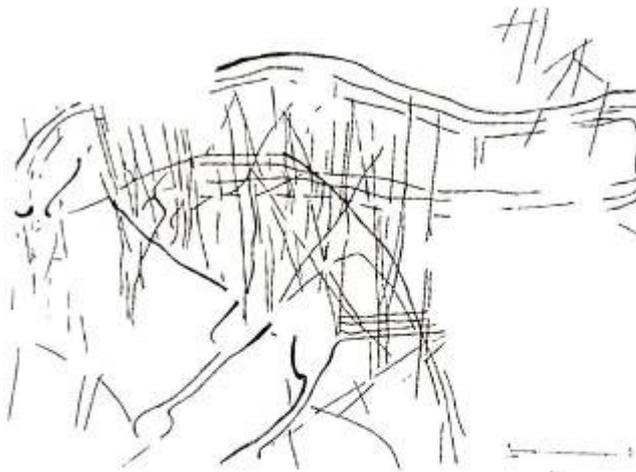
Au même horizon chronologique se rattache peut-être la série trouvée naguère par F. Bordes et P. Fitte dans la carrière d'Evreux II¹⁰. Rencontrée au sommet du loess récent III, elle peut appartenir au Paléolithique supérieur ou se rapporter déjà aux cultures épipaléolithiques du Postglaciaire.

Mais, en Normandie, la période qui s'intercale entre la fin de la glaciation de Würm (vers -9000) et l'introduction de l'agriculture (début du IV^e millénaire avant notre ère), est fort obscure.

Au début du siècle, A. Dubois et A. Cahen¹¹ avaient attiré l'attention sur la station à microlithes de Vieilles, commune de Beaumont-le-Roger ; on y rencontrait de nombreux silex de petites dimensions taillés suivant des formes grossièrement géométriques, éléments caractéristiques du Tardenoisien.

D'autres sites comparables ont été signalés à Haricourt et à Menneval¹². Tout récemment, le frère Gilles Pillet a identifié de nouveaux gisements tardenoisien au Tremblay¹³. Dans de nombreux cas, il s'agit de stations de surface dont beaucoup contenaient en outre des outils néolithiques. Par conséquent, si certaines doivent bien correspondre à du Tardenoisien véritable, d'autres se rattachent probablement à un Néolithique de tradition tardenoisienne. On manque actuellement de sites bien stratifiés et complètement étudiés pour éclaircir la question.

Une carence analogue empêche de résoudre le problème posé par l'autre faciès industriel susceptible de s'être développé en Normandie pendant les temps postglaciaires : le Campignien¹⁴. Celui-ci tire son nom d'un habitat exploré à la fin du siècle dernier au Campigny, hameau de la commune de Blangy-sur-Bresle (Seine-Maritime) et s'individualise par une technique de taille du silex qui, loin de rechercher les instruments minuscules comme le Tardenoisien, fabrique des pics et des tranchets de fortes dimensions, susceptibles d'être utilisés pour le travail du bois. Les outils de ce type sont connus au VII^e et au VI^e millénaires en Europe du Nord



2 — Gravure de la grotte de Gouy (Seine-Maritime) : l'oiseau de la première salle (paroi nord-est) (d'après Y. MARTIN, l'Art Paléolithique de Gouy).

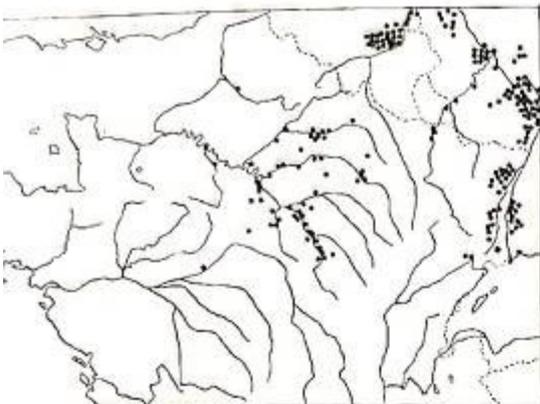


Fig. 30. Sites du Néolithique à céramique rubanée

Site du Néolithique à céramique rubanée (d'ap. G. BAILLOUD).



Tesson noir du rubané récent provenant de Léry (Eure) décoré de mamelons sous le rebord et d'impressions onguilaires en bandes verticales (longueur maximale : 7,7 cm) (d'ap. G. BAILLOUD, 1974, 2^e édition).

(Maglémiosien) à côté de microlithes géométriques et d'un mobilier osseux abondant.

Seule une gaine de hache décorée, draguée dans la Seine à Bardouville (Seine-Maritime)¹³ évoque le Maglémiosien, moins nettement pourtant que ses homologues de la Somme¹⁴. Dans la région du Havre, certains indices laissent supposer l'existence de silex taillés de type campignien, accompagnés d'une faune essentiellement sauvage, dans une couche datée par analyse pollinique de l'Atlantique (entre 5500 et 3000 avant notre ère)¹⁵. Dans l'Eure, nombreuses sont les stations campigiennes (Ivry-la-Bataille, gisement exploré d'une façon exemplaire par M. Maurice Marais). Pour aucune d'entre elles, on n'a la preuve qu'elle soit antérieure à l'apparition de l'agriculture ou de la céramique et la plupart doivent correspondre à des ateliers de débitage d'époque néolithique.

II. — LE NEOLITHIQUE

L'entrée dans le Néolithique correspond à un saut évolutif de première importance. Au lieu de tirer sa subsistance de la chasse, de la pêche et de la cueillette, en simple prédateur, l'homme commence à produire sa nourriture, il invente l'agriculture et l'élevage. Cette innovation fondamentale a provoqué d'autres transformations. L'homme, cultivant des plantes, a été amené à en attendre sur place la maturité, donc à abandonner le nomadisme et à se fixer au sol. Du même coup apparurent les premiers villages stables et une organisation sociale plus structurée. Dans ces conditions, l'apparition du polissage de la pierre et celle de la céramique, que l'on présentait jadis dans les manuels scolaires comme les grandes inventions néolithiques, sont reléguées au rang de modifications secondaires. Il est vrai que ces changements techniques sont très sensibles dans le matériel que l'on découvre et prennent aux yeux de l'archéologue une importance exagérément grossie dans la mesure où elles lui fournissent des critères commodes pour situer chronologiquement les vestiges qu'il étudie.

Mais la « révolution néolithique » s'est produite à des dates très différentes suivant les régions.

Au VIII^e millénaire avant notre ère, sur les rivages orientaux de la Méditerranée et au Moyen-Orient, on domestique le mouton, la chèvre, le porc et le bœuf, on cultive le blé et l'orge. Au VI^e millénaire, plusieurs des traits culturels qui caractérisent le Néolithique font leur apparition dans les îles de la Méditerranée occidentale et dans le Midi de la France ; ils viennent modifier le fond mésolithique local et provoquent la naissance d'une culture originale à céramique impressionnée (le « Cardial »).

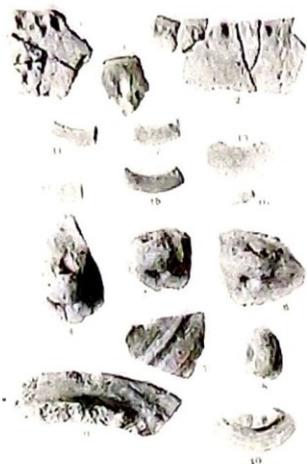
La Haute-Normandie n'a pas été affectée par ce courant méditerranéen. Il semble que le mode de vie néolithique y ait été apporté par des immigrants, venus sans doute des régions rhénanes, à l'aube du IV^e millénaire avant notre ère. Ils se rattachaient à une vague culturelle dite danubienne, qui, issue du Proche-Orient, avait remonté le Danube puis avait traversé toute la plaine centre-européenne pour venir mourir dans le Bassin de Paris¹⁶.

A) LE NEOLITHIQUE ANCIEN ET LE NEOLITHIQUE MOYEN

C'est à Gérard Bailloud que l'on doit le premier tableau cohérent de notre Néolithique régional¹⁷.

1. Le Néolithique ancien

Il a regroupé sous le nom de Rubané récent les plus anciens témoins français du courant danubien. Alors qu'en Europe centrale les plus vieux sites appartiennent au V^e millénaire



FRAGMENTS DE BRACELETS EN SCHISTE
ET POTERIES DE LA TÈNE
DÉCOUVERTS À BREUILPONT (EURE)

Fragments de bracelets en schiste et poteries de la Tène découverts à Breuilpont (Eure) (d'après abbé J. Philippe).



Hache-marteau de type danubien trouvée à Pitres (Eure) (longueur : 18,8 cm).

avant J.-C., en France, les gisements rubanés semblent être de plus en plus tardifs et de plus en plus clairsemés en avançant d'Est en Ouest.

Dans ce contexte, on n'est pas surpris de constater que G. Bailloud, en 1964, n'ait recensé que Breuilpont et Léry comme sites rubanés typiques dans l'Eure. Celui de Léry n'était encore représenté que par un unique tesson²⁰. A Breuilpont, au contraire, l'exploitation d'une sablière avait provoqué la destruction d'un habitat important²¹.

M. Moulard et l'abbé J. Philippe, que ses grandes fouilles du Fort-Harrouard ont rendu célèbre dans les milieux archéologiques, y ont observé dix-sept fosses, creusées en cuvettes à la surface de la nappe alluviale. Neuf d'entre elles contenaient de la céramique gallo-romaine. Une autre, circulaire, de 4,70 m de diamètre et 1,70 m de profondeur, avec un foyer installé au centre sur une légère butte, était datée par son matériel de la fin de l'Age du Fer (La Tène III); deux autres foyers devaient se rapporter au même horizon chronologique. Mais plusieurs fosses correspondaient à une occupation du Néolithique ancien. Trois de ces cavités étaient de grande taille (diamètre = 10,50, 2,40 et 2 mètres). Elles contenaient des foyers. La plus vaste en possédait quatre, ce qui laisse supposer une habitation importante. Trois autres fosses beaucoup plus petites (diamètre = 0,50, 0,80 et 0,90 m; profondeur = 0,40 m) avaient des parois presque verticales; elles contenaient « des débris de vases très détériorés et des charbons ». Ces diverses structures ont livré des tessons de vases, souvent décorés, avec des mamelons perforés, des fragments d'anneaux-disques en schiste, un couteau à dos abattu et des éclats de silex qui permettent de les attribuer au Néolithique ancien.

Il est remarquable que les fouilles que nous avons menées en 1973 et 1974 à Léry, dans la carrière Hérouard, ont fourni des matériaux tout à fait parallèles (cf. la note consacrée à ces recherches dans le même bulletin). On peut en déduire avec vraisemblance que la plaine alluviale a été densément occupée à trois périodes principales : le Néolithique ancien, l'Age du Fer et l'époque gallo-romaine.

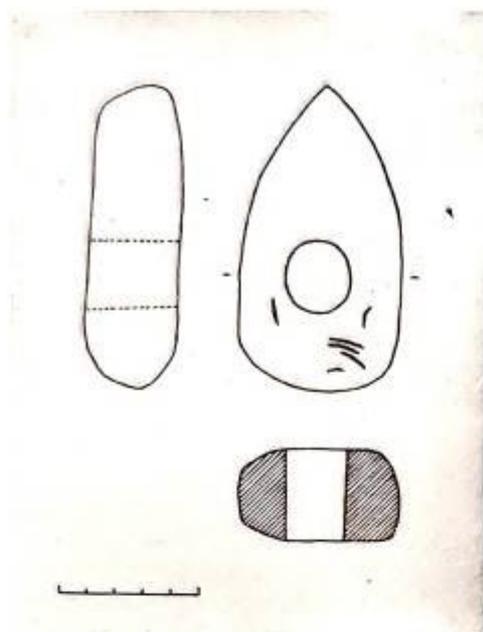
La découverte d'instruments perforés de type danubien aux Andelys, à Pitres et à Saint-Aubin-sur-Gaillon, d'un tesson décoré dragué dans la Seine à Vernon, montre que les populations du Néolithique ancien ont probablement essaimé de petits villages dans toute la vallée de la Seine²².

Est-ce à dire que les premiers agriculteurs n'ont peuplé que les vallées sans déborder sur les plateaux? Sans doute pas, car des vestiges danubiens ont été identifiés aussi bien sur le plateau des Andelys (hache-marteau de Guiseniers) que dans la plaine de Saint-André (instrument perforé de Grossœuvre) ou dans le Pays d'Ouche (hache-marteau de Francheville)²³.

A cause du faible nombre de sites fouillés, il est difficile de cerner l'histoire de ces groupes danubiens qui, installés au Néolithique ancien, semblent avoir largement survécu au Néolithique moyen (groupe de Cerny).

2. Le Néolithique moyen

Mais il est sûr qu'au Néolithique moyen d'autres influences se sont exercées sur la région. Une nouvelle culture s'implante : le Chasséen. On rassemble sous ce terme divers groupes connus sur presque tout le territoire français et une partie de l'Italie. L'impulsion première semble être née dans le Sud de la France et s'être peu à peu répandue. Vers — 3000, dans nos régions, on constate une transformation culturelle importante. L'implantation danubienne avait dû être suffisamment lâche pour laisser la place à de nouveaux immigrants. Venus peut-être du Centre ou du Centre-Est de la France, ils ont dû se fondre rapidement



Hache-marteau de type danubien trouvée à Grossœuvre (Eure), Fosse des Mouettes (collection M. MARAIS).

aux anciens occupants. Ainsi s'explique probablement le caractère mixte du Chasséen septentrional où les formes céramiques sont analogues à celles du Midi, mais accompagnées d'un outillage lithique de type campignien que les Danubiens avaient dû eux-mêmes emprunter à un vieux fond mésolithique local (Montmorencien et Pré-Campignien)²⁴.

Les gisements chasséens bien caractérisés sont aussi rares que les sites danubiens. Le plus remarquable du Nord-Ouest de la France est celui du Fort-Harrouard, commune de Sorel-Moussel (Eure-et-Loir), connu par les importantes fouilles qu'y mena l'abbé Joseph Philippe, curé de Breuilpont (Eure), entre 1906 et 1950²⁵. En Normandie, les habitats ayant fourni de la céramique chasséenne sont assez exceptionnels (Le Campigny à Blangy-sur-Bresle et Le Joyeux-Repos à Neufmarché, dans la Seine-Maritime; le Mont-Joly à Soumont-Saint-Quentin, Calvados; Herquemoulin à Herqueville, Manche). Mais les sépultures sont moins fréquentes encore. On ne peut guère citer que le cairn avec chambres en pierres sèches de La Hogue à Fontenay-le-Marmion (Calvados) et les inhumations incomplètes explorées par A. G. Poulain dans les abris sous roche de Métréville, à Saint-Pierre-d'Autils (Eure). Ce dernier gisement est le seul de l'Eure qu'on puisse rattacher avec certitude au Chasséen, en même temps que l'unique ensemble sépulcral strictement chasséen du Bassin de Paris²⁶.

L'obscurité des rituels funéraires observés par les Chasséens est d'autant plus surprenante que, pour le Néolithique final, les sépultures constituent, et de loin, notre source essentielle.

B) LE NEOLITHIQUE FINAL ET LE CHALCOLITHIQUE

Entre 2500 et 1700 avant notre ère, développée dans la moitié Nord de la France une culture assez homogène que l'on désigne sous le nom de « civilisation de Seine-Oise-Marne » (S.O.M. en abrégé), du nom des départements où les vestiges laissés par ce groupe semblaient les plus denses.

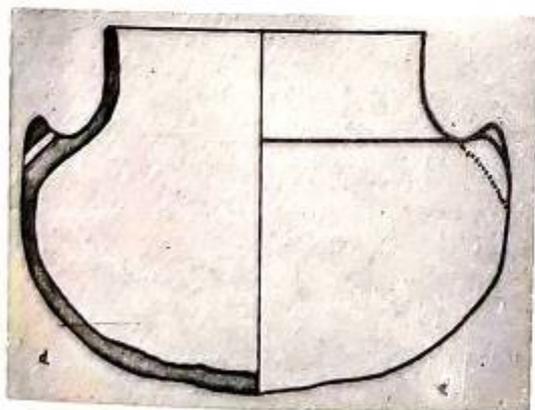
Les sites d'habitats attribuables à cette culture sont en faible nombre²⁷ et, dans notre région, seul celui de Montivilliers (Seine-Maritime), grâce aux fouilles de M. J.-P. Watté, commence à révéler les structures internes des villages de cette époque.

En revanche, les sépultures sont bien représentées. Une vingtaine ont été reconnues en Normandie, dont plus de la moitié sont situées dans le département de l'Eure.

Il s'agit toujours de sépultures collectives contenant jusqu'à plusieurs dizaines d'individus (3 à Bus-Saint-Rémy, 13 à Neuilly-sur-Eure; une vingtaine à Houlbec-Cocherel et à Saint-Just; environ cinquante à Pinterville).

L'architecture des sépultures du Néolithique final :

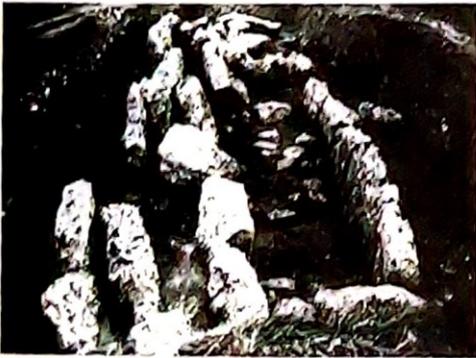
Leur architecture est variée. Certaines sont « mégalithiques », c'est-à-dire construites en grandes dalles. Plusieurs se rattachent au groupe des « allées couvertes »²⁸, grands coffres rectangulaires constitués par deux rangées parallèles de dalles dressées, surmontées par des tables de couvertures. Elles sont enterrées comme c'est généralement le cas dans le Bassin de Paris. Des dalles supplémentaires viennent parfois s'ajouter, comme à Pinterville où une seconde rangée de blocs double vers l'Est la paroi de l'allée. L'intérieur du coffre est souvent partagé en une chambre et un vestibule par une dalle transversale échancrée en son centre d'un trou semi-circulaire (Pinterville; Fosse XIV de Portejoie; Aveny à Dampsmesnil). Le sol est habituellement dallé (Dampsmesnil) mais parfois, seule la chambre funéraire a été pavée (Pinterville et Fosse XIV de Portejoie).



Vase Chasséen de Métréville, Saint-Pierre-d'Autils (Eure) (Musée de Vernon) (thèse de B. BENDER, inédite).



Allée couverte d'Aveny à Dampsmesnil (Eure). Ce monument, violé à l'époque romaine, puis fouillé au XVIII^e siècle, se compose d'une chambre de 6 m et d'un vestibule de 3 m, séparés par une dalle perforée. C'est sur la dalle de gauche du vestibule de ce monument que se trouve la gravure de la déesse funéraire figurée p. 1.



Allée couverte de Pinterville (Eure). Vue générale du monument. De même type général que celle de Dampsmesnil et de dimensions analogues, ce mégalithe, découvert et fouillé pendant la dernière guerre (Fouilles Baudot, Gaudron, Divry, La Garrige) a perdu sa couverture.

D'autres sépultures sont des dolmens simples, formés de grandes dalles posées sur chant qui délimitent une chambre recouverte par une table de pierre. Le plus vénérable est celui des Hautes-Berges à Houlbec-Cocherel, qui fut le théâtre des plus anciennes fouilles préhistoriques connues en France, celles de Robert Le Prévôt de Cocherel en 1685²⁰. De nombreux dolmens simples du Sud de l'Eure et de l'Orne doivent se rattacher au même contexte. Seul celui de l'Hôtel-Dieu, aux Ventes, a livré un mobilier caractéristique et datable, étudié par M. Watté dans un autre article de cette brochure.

Enfin, un dernier groupe de sépultures S.O.M. est constitué de simples fosses creusées à une faible profondeur : Sépulture I de Portejoie, décrite plus loin, tombeau de Neuilly-sur-Eure³⁰, fort mal connu, et sépulture de la Basse Crémonville à Saint-Etienne-du-Vauvray³¹. Cette dernière, malencontreusement détruite en 1842 lors de la construction de la route nationale 313 qui relie Saint-Etienne-du-Vauvray et Louviers, est bien typique d'un groupe de monuments hybrides, représenté aussi dans l'Eure par les tombes du Haut-Marais à Saint-Just³² et du Clos de Gisors à Bus-Saint-Rémy³³, dont les structures s'apparentent à la fois aux tombes mégalithiques et aux sépultures en fosses. Comme les premières, elle comportait une grande dalle de couverture, longue de quatre mètres. En revanche, elle était constituée par une fosse circulaire (diamètre = 4,50 m), profonde d'1,65 m., dont les parois étaient seulement recouvertes de pierres sèches. Il est tout à fait regrettable qu'elle n'ait pas fait l'objet d'une exploration soignée car elle semble avoir comporté une organisation interne du plus vif intérêt. Les corps y auraient été disposés sur trois niveaux séparés par des dallages ; chacun des squelettes, placés en cercle, la tête contre la paroi appuyée sur une pierre plate, les bras allongés le long du corps et les pieds vers le centre, y aurait été entouré par des murets de pierres sèches. Avec les ossements figuraient une hache de combat en bois de cerf, une gaine de même matière contenant encore une hache polie et un tessou de poterie. Les éléments conservés au Musée de Louviers sont représentés sur la figure ci-contre.

Le contenu de ces tombes :

On connaît mal la façon dont étaient utilisés ces caveaux. L'évaluation du nombre de corps inhumés a rarement été effectuée d'une façon scientifique. Seules les sépultures de Pinterville, Portejoie et Les Ventes ont fait l'objet d'une étude anthropologique (en cours pour les deux derniers sites). On ignore combien de temps ces caveaux étaient utilisés, de telle sorte qu'on ne peut évaluer la population correspondante.

La description des fouilles d'Houlbec-Cocherel et de Saint-Etienne-du-Vauvray laisse supposer une belle disposition des corps, en rangées parallèles ou en cercle. Mais les monuments explorés plus récemment ont surtout livré des ossements en désordre, sans connexions anatomiques. Il est à penser, cependant, que les morts y étaient déposés avec les objets de parure qu'ils portaient habituellement. A Portejoie et à Pinterville un grand nombre d'entre eux ont été découverts. Ailleurs, les pillages des chercheurs de trésors ou le peu de soin mis aux fouilles, expliquent peut-être que les grains d'enfilage et les pendentifs recueillis soient moins nombreux et que les éléments les plus petits n'aient pas été repérés (1 perle en or à Dampsmesnil, 4 haches-pendeloques et des pierres percées à Houlbec-Cocherel ; 2 haches-pendeloques et des pendentifs à Léry, 1 dent percée à Neuilly-sur-Eure, 2 pendentifs et un coquillage aux Ventes).

L'habitude qu'on semblait avoir de placer dans le caveau à côté des défunts, leurs objets usuels jette quelques lumières sur la vie quotidienne à cette époque. Les outils étaient fabri-



Sépulture de la Basse-Crémonville à Saint-Etienne-du-Vauvray (Eure). Cette sépulture consistait en un fossé circulaire de 4,50 m de diamètre et de 1,65 m de hauteur, aux parois tapissées de pierres sèches et contenait trois couches superposées de squelettes en disposition rayonnante, la tête à la périphérie, les pieds au centre.

qués en os (poinçons), en bois de cerf (gaines de haches, haches d'arme), en roches de massifs anciens (haches) ou en silex (haches, pointes de flèches, lames utilisées probablement comme couteaux, poignards et instruments divers). Des vases en terre cuite, dont la forme rappelle celle des modernes « pots de fleurs » ont souvent été retrouvés dans les sépultures à l'état de fragments (Dampsmesnil, Houlbec-Cocherel, Léry, Neuilly-sur-Eure, Pinterville, Portejoie, Saint-Etienne-du-Vauvray, Saint-Just, Les Ventes). Des ossements de faune parfois mêlés aux restes humains (Dampsmesnil, Pinterville, Portejoie) peuvent être les témoins d'offrandes alimentaires.

Les courants commerciaux et la diffusion des vases campaniformes :

Il est à remarquer que la matière première utilisée n'est pas toujours locale. De nombreuses haches sont faites de roches armoricaines (dolérite, etc...). Elles ont été importées, comme le silex du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), le schiste, la variscite ou l'ambre qui ont servi à confectionner divers objets de parure. Le pourcentage notable de ces éléments étrangers laisse supposer un monde d'une grande mobilité où les marchandises et les idées devaient circuler sur de longues distances.

L'ampleur de ces courants est éloquemment démontrée par la diffusion de la poterie « campaniforme ». On désigne sous ce nom une céramique dont les vases caractéristiques, normalement décorés de motifs en pointillé, ont une forme rappelant celle d'une cloche renversée. De tels gobelets sont connus sur toute la façade atlantique de l'Europe, de la péninsule ibérique à la Scandinavie, en Sicile, en Sardaigne, en Afrique du Nord ainsi qu'en Europe centrale. Ils sont souvent associés à des poignards de cuivre et le peuple campaniforme semble avoir été le premier, dans nos régions, à posséder la métallurgie.

Un important foyer campaniforme existait en Bretagne. Plus au Nord, le long des côtes françaises de la Manche, les traces de ce groupe culturel sont davantage clairsemées. Elles connaissent une répartition maritime (Digulleville, Manche ; Bernières-sur-Mer, Calvados ; Yport, Seine-Maritime)³¹. Les grands fleuves, comme la Seine, ont cependant, été remontés par les nouveaux venus et plusieurs témoins de leur passage ont été mis au jour dans l'Eure.

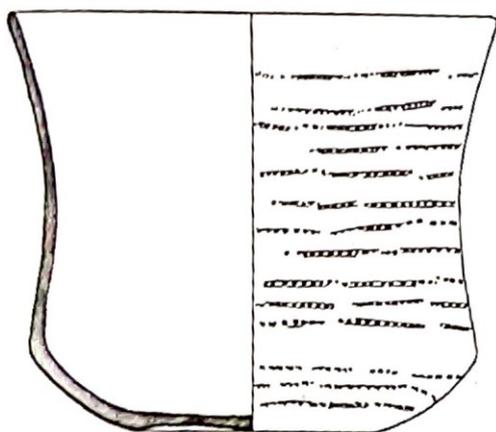
Un gobelet campaniforme décoré au peigne de lignes parallèles à l'ouverture avait été dragué dans la Seine à Vernon en 1948³². Plus récemment, de nombreux tessons ont été mis au jour dans les sépultures collectives de Portejoie, mêlés à des vestiges de la civilisation de Seine-Oise-Marne. On sait par la datation au carbone radioactif de la Sépulture I de Portejoie³³ que l'implantation en Haute-Normandie de la culture campaniforme se situe aux alentours de 2000 avant notre ère (2090 ± 180 B. C.), ce qui correspond bien aux dates couramment admises pour la diffusion de la céramique campaniforme (environ — 2200 — 1800).

Les stations de surface et les vestiges néolithiques divers :

Malheureusement, tous les éléments néolithiques n'ont pas le caractère hautement datable des poteries campaniformes. Beaucoup de types d'instruments, dont la forme était en partie commandée par les propriétés physiques de la matière première, sont restés d'un usage courant pendant des périodes très longues. Il en résulte que, trouvés isolément, de tels objets ne peuvent être rapportés à une époque déterminée du Néolithique. C'est le cas pour la grande majorité des objets préhistoriques découverts, en particulier tout l'outillage courant (grattoirs, perçoirs, tronçatures, encoches, haches polies, lames, éclats, nucléus, percuteurs, etc...).

Il est possible de préciser leur époque de fabrication quand ils sont trouvés en stratigraphie. Mais, dans les cas ordinaires, il n'en est rien.

Aussi, est-il bien difficile de dater les sépultures particulièrement pauvres, comme celle qui fut découverte en 1863 à deux mètres de profondeur, devant le flanc Sud du chœur de l'église Notre-Dame à Louviers (elle contenait une hache en silex et des « vases funéraires »)³⁷. Il en va de même lorsque le squelette n'est accompagné que d'objets à grande longévité, tels les anneaux-disques en schiste qui restèrent en vogue du Néolithique danubien au Second Age du Fer (cf. les sépultures de Notre-Dame-de-la-Garenne à Gaillon, de La Salle à Notre-Dame-du-Vaudreuil, de Pitres et des Chenêts à Saint-Martin-du-Tilleul)³⁸.



Vase campaniforme trouvé à Vernon (Eure) lors de dragages (Musée de Vernon) (d'ap. B. Bender thèse inédite).

Plus généralement, c'est le cas des innombrables stations de surface que l'on rencontre dans nos campagnes. Retournant la terre, la charrue remonte au jour les vestiges abandonnés par l'homme à la surface du sol. Au cours des millénaires qui se sont écoulés depuis le début du Néolithique, la sédimentation a été faible. Les diverses couches d'occupation sont donc situées presque au même niveau, à la base de la couche de terre végétale. Depuis l'introduction des labours profonds, la charrue traverse souvent la strate néolithique et, à chaque saison, détruit irrémédiablement les structures qui pouvaient y subsister et mélange ses éléments aux restes des époques postérieures. Il en résulte que les objets mis à découvert peuvent seulement être datés si leur forme est caractéristique, c'est-à-dire dans bien peu de cas. Quand la région n'a été habitée que durant de courtes périodes, séparées par de longs intervalles, il est relativement aisé de faire la part entre ces diverses occupations. Pour chacune des grandes époques, les vestiges forment donc un ensemble homogène se rattachant à une culture unique. Au contraire, dans les zones les plus propices à l'habitat, les villages se sont succédés aux mêmes emplacements sans discontinuités ; toutes les périodes sont donc représentées côte à côte, sans que l'on puisse dater avec précision les multiples pièces atypiques.

Est-ce à dire que les stations de surface doivent être négligées ? Pas du tout, car elles constituent notre source essentielle, dont l'abondance contraste avec la rareté des ensembles clos, la seule trace laissée par la foule des Néolithiques anonymes qui ont peuplé notre territoire pendant des millénaires.

Leur intérêt se situe principalement sur le plan de la géographie historique. Elles permettent de cerner les limites de l'occupation humaine, d'en apprécier l'ampleur, d'en rechercher les fluctuations. Quel rôle ont joué dans l'implantation des habitats les facteurs géographiques ? Les hommes ont-ils préféré s'installer sur les plateaux ou dans les vallées ? Quels types de sol ont-ils préféré ? Quelles orientations choisissaient-ils pour se protéger des aléas du climat ? Pareille recherche ne peut être menée qu'à l'échelon d'un terroir limité, par une étude cartographique des éléments retrouvés, vus sous un angle statistique, en tenant compte autant des éléments négatifs (absence de labours) que des données positives. Travail difficile et de longue haleine, qui suppose des ramassages systématiques, le marquage de tous les silex recueillis, leur repérage sur des plans nombreux, dressés à plusieurs échelles, mais seule méthode capable de nous apporter une bonne compréhension de l'habitat néolithique et de ses modalités.

III. — LES AGES DES METAUX

Il n'existe pas de séparation nette entre le Néolithique et les Ages des Métaux. Seul notre besoin de simplification introduit des coupures tranchées dans une évolution qui a été continue. L'usage du cuivre est donc contemporain du Néolithique final

et l'entrée dans l'Age du Bronze, vers 1800 avant notre ère, si elle est marquée par l'apparition et le développement de ce métal, ne s'est pas accompagnée d'un abandon des matières premières employées jusque-là. Comme le fer, quelque 1100 ans plus tard, le bronze est venu s'ajouter à l'arsenal déjà existant. Son introduction a marqué des changements notables dans le mode de vie, mais pas un bouleversement complet.

A) L'AGE DU BRONZE

Indications générales :

Si le bronze, alliage de cuivre et d'étain, a connu une faveur si caractéristique, c'est qu'il présente des avantages techniques appréciables par rapport à la pierre, à l'os ou à la céramique. Il permet d'obtenir des objets aussi durs que la pierre mais beaucoup plus résistants à la cassure. Le tranchant des outils est d'excellente qualité (on a fabriqué des rasoirs en bronze...) et peut être réaffûté facilement. A partir du moment où l'on a façonné un moule, on peut en tirer un grand nombre d'épreuves identiques, soit directement, soit par surmoulage. Si l'instrument s'use ou se brise, on peut le refondre sans perdre le précieux métal dont il est fait. En outre, avec le bronze, on peut fabriquer des fils, des anneaux, des objets de forme complexe (chaînes ; ceintures ; vases, casques ou armures en tôle de bronze rivetée).

Sur le plan technique, le bronze présente donc une nette supériorité. Mais cette première « révolution industrielle » n'est pas allée sans conséquences sociales importantes.

Qui possède le bronze est en mesure de fabriquer des armes plus efficaces. Avec l'Age du Bronze semble donc être apparue une hiérarchisation plus stricte, avec naissance d'une classe de guerriers.

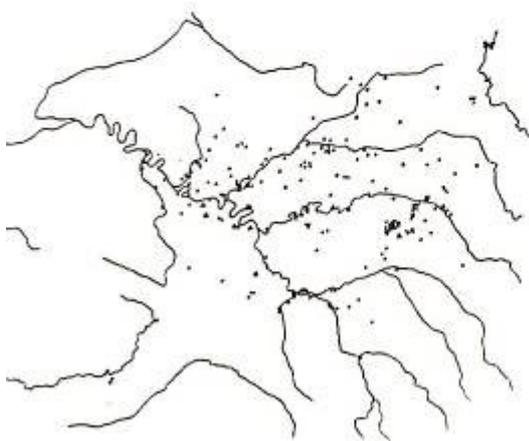
Sur le plan géographique, le rôle dévolu maintenant au métal crée un déséquilibre entre les pays riches en minerais et tous ceux qui ne possèdent ni cuivre, ni étain. Or, l'on constate que, dans toute l'Europe, on a utilisé le bronze et que des régions dépourvues de gisements métallifères ont connu une métallurgie prospère (Scandinavie). Il faut en conclure que des voies commerciales s'ouvrirent pour acheminer les matières premières et les produits fabriqués. Le territoire de l'Eure devait être traversé par de tels courants puisque, malencontreusement, la nature ne l'avait pas doté de cuivre ou d'étain et que l'on y a découvert néanmoins beaucoup d'objets métalliques de l'Age du Bronze.

Toutefois, on n'y a guère retrouvé que cela. Habitats et sépultures de l'Age du Bronze demeurent pratiquement inconnus dans nos régions. Notre information sur la période repose essentiellement sur d'énigmatiques « dépôts », groupes d'objets en bronze enfouis dans le sol et rassemblés dans un espace restreint, sans contexte archéologique direct.

La raison d'être de ces cachettes, dont une cinquantaine ont été mises au jour dans l'Eure, reste nébuleuse ; elle a fait l'objet de multiples discussions³⁰. Pour résumer clairement la question, sans doute convient-il de distinguer les deux éléments caractéristiques des dépôts : le rassemblement d'objets et l'enfouissement.

Le rassemblement des objets peut logiquement s'expliquer par des motifs de trois ordres :

- commercial ou économique : la valeur marchande des objets de ces dépôts est indubitable, de même que le caractère d'instrument d'échange présenté par certains d'entre eux au moins, comme les haches. Les dépôts constitueraient des stocks, des réserves de liquidités et seraient la fortune de particuliers, de marchands, de fondeurs, de temples ou de collectivités ;
- technique : la présence fréquente d'éléments en rapport avec la fonte du bronze (moules, lingots, culots, scories, four-



Carte de répartition de la civilisation de Seine-Oise-Marne ; habitats (triangles) et sépulture (points.) (d'ap. G. BAILLOUD, 1974, 2^e éd.).



5 figures pleine page

a) Haches du bronze provenant de la forêt de Bord (Eure) : à droite, hache à talon ; à gauche, hache à rebords (Musée de Louviers).

b) Haches en bronze à talon (n° 1, 2 et 3 à partir de la gauche) et à ailerons sub-terminaux (n° 4). La pièce n° 3 provient de Bacqueville (Eure), la pièce n° 4 de Chambray (Eure) (Musée de Louviers).

c) Haches à douilles. Les deux plus petites proviennent de Bretteville près de Cherbourg (Manche) (Musée de Louviers).

d) Epée trouvée lors de dragages dans l'Eure à Louviers, près de la ferme du Gros-Cailiou (Musée de Louviers).

e) Garde d'épée (Musée de Louviers).

1 — Tableau d'évolution des haches de l'Age du Bronze.

Tableau d'évolution des haches de l'Age du Bronze [1]
Pointes de lance de l'Age du Bronze (2).

neaux, accessoirement débris, plus aisément fusibles) permet de penser que les dépôts peuvent représenter l'annexe de fonderies ou d'officines de marchands ;

— religieux : le désir d'écarter le courroux des divinités ou de provoquer leurs bonnes grâces peut expliquer qu'on leur ait offert des objets entiers ou des fragments (avec possibilité de bris rituels). La volonté de marquer les limites d'un territoire pourrait aussi, à la rigueur, rendre raison de leur dépôt.

Quant à l'enfouissement, il peut tenir aux causes suivantes :
— le besoin de sécurité, le dépôt constituant soit une sorte de coffre-fort permanent, soit une réponse à une menace temporaire (troubles, guerres, etc.) ;

— des motifs religieux, liés à des croyances qui nous échappent.

Les anciens auteurs séparaient les cachettes de fondeurs et de marchands, les trésors et les dépôts votifs. On n'a pas beaucoup avancé depuis dans le domaine de l'interprétation. En revanche, de gros progrès ont été faits sur le plan de la chronologie. Des provinces métallurgiques, liées par l'utilisation de formes communes d'instruments, ont été individualisées. Elles recouvrent probablement des unités culturelles, peut-être même politiques.

Le Bronze Ancien (— 1800 à — 1500 avant notre ère) :

Durant le Bronze Ancien, la Haute-Normandie semble avoir été soumise à des influences variées.

Quelques lames de poignard (celle de Saint-Maclou et une autre provenant « de l'Eure » conservée au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye), d'une forme analogue à celle des armes rencontrées dans les tumulus bretons, laissent supposer une implantation de la civilisation armoricaine des tumulus⁴⁰.

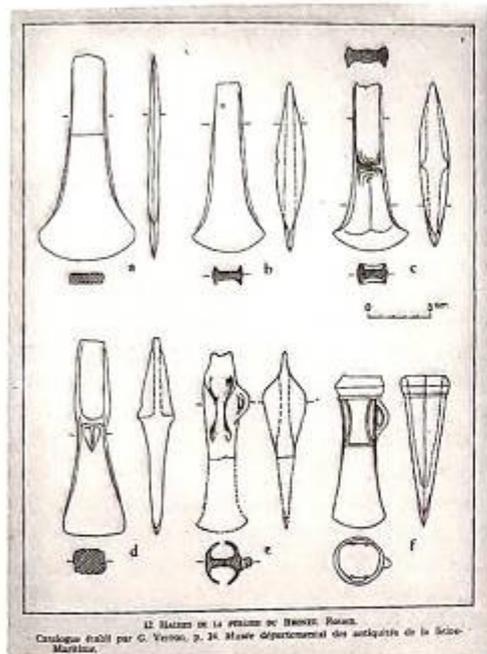
Les hallebardes en cuivre arsenié des Andelys (Bucaillet) et de Ferrières-Haut-Clocher⁴¹, sont d'un type rare en France (une vingtaine d'exemplaires seulement en ont été recensés) mais fréquent dans les Iles britanniques.

D'autres rapprochements avec la Grande-Bretagne sont suggérés par les haches à rebords décorées. Leur forme résulte d'une longue évolution dans la morphologie des haches qui a vu les simples lames du début (« haches plates ») être renforcées par des rebords latéraux qui leur donnaient plus de solidité en fixant mieux le manche. Elles offrent une ornementation martelée et gravée, à base de lignes et de chevrons, qui couvre parfois les faces et les côtés. Le dépôt le plus remarquable en est celui de Muids⁴². Certains spécimens (haches de Gasny et de Vernon) constituent des formes de transition avec les haches à talon, montrant que la production des haches décorées s'est largement prolongée dans le Bronze Moyen.

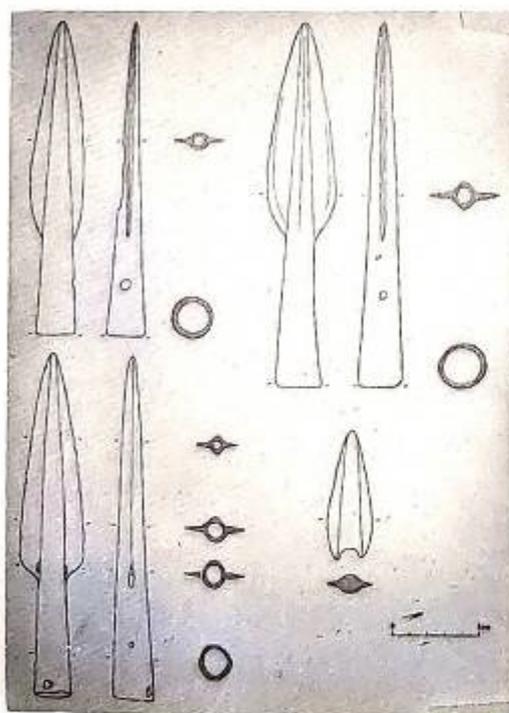
Le Bronze Moyen (— 1500 à — 1100 avant notre ère) :

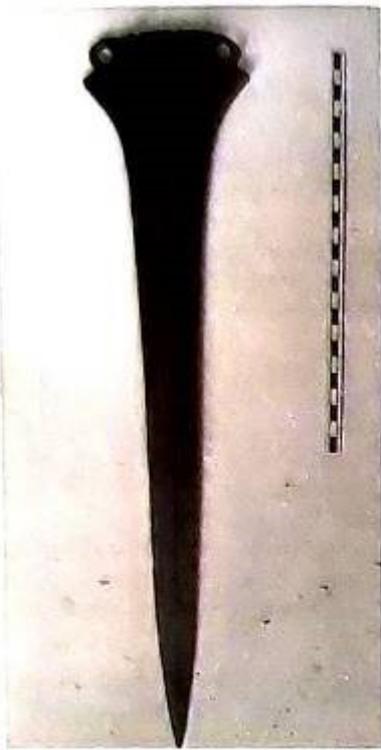
Certains ensembles, tel celui dragué dans l'Eure en 1848, à Louviers, en face de la ferme des Cailloux (un seul vestige en subsiste, le poignard à quatre trous de rivets du Musée de Louviers)⁴³, ou des objets isolés, par exemple l'épée de Poses, également conservée au Musée de Louviers, prouvent que la Normandie a connu au milieu du Bronze Moyen une culture comparable à celle qui fleurissait en Bretagne à la même époque (groupe de Tréboul)⁴⁴.

La métallurgie normande semble avoir fait durant cette période de rapides progrès. Elle connut son plein épanouissement à la fin du Bronze Moyen et au début du Bronze Final (fin du II^e millénaire avant J.-C.). La production caractéristique de cette école normande est constituée par des haches à talon. Sur ces pièces, la partie active, ou lame, terminée par le tranchant, est nettement séparée de la partie destinée à l'emmanchement (le « talon »). Celle-ci comporte deux gorges symé-

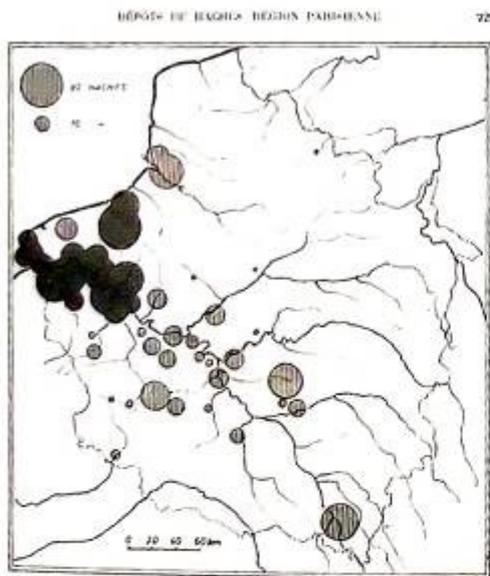


12 Haches et la hache de Bronze Ancien.
Catalogue établi par G. Verrier, p. 24. Musée départemental des antiquités de la Seine-Maritime.





Épée du Bronze moyen trouvée à Poses (Eure) lors de dragages (Musée de Louviers).



Les dépôts de haches à talon dans le Bassin parisien et la région des Ardennes (selon les données de la Carte de l'Age du Bronze de l'ouest de la France pour l'époque du Bronze final).

Carte de répartition des dépôts de l'Age du Bronze [d'ap. G. GAUCHER, 1973].

triquement disposées. Le manche, sans doute formé par un tige de bois ployée à angle droit et fendue en bout, venait s'encaster. Des ligatures le maintenaient dans ces cavités l'extrémité desquelles des butées l'empêchaient de glisser.

La hache à talon fut utilisée au Bronze Moyen dans presque toute l'Europe. Celles de Normandie s'individualisent par la grande largeur de leur lame (qui les oppose aux haches bretonnes) et par la variété des décors moulés qui ornent les faces sous le talon (trait distinctif par rapport aux haches du Centre-Ouest de la France). Le dépôt de La Chapelle-du-Bois-des-Faulx, étudié plus loin grâce à l'obligeance de M. et Mme Charles, est fort représentatif des productions normandes du Bronze Moyen. Mais s'il est le plus bel ensemble récemment mis au jour, il est loin d'être le seul. Une quarantaine de dépôts de haches à talon ont été rencontrés dans l'Eure totalisant plus de mille instruments. Si l'on ajoute les quarante dépôts de la Seine-Maritime, on observe que la Haute-Normandie se range parmi les provinces métallurgiques les plus actives d'Europe à cette époque.

Pourtant, en dehors des haches, on connaît peu de choses de ces populations. Des bracelets, élégamment ornés d'incisions figurant des motifs géométriques (Gisors, Longchamps et Rougemontiers), quelques grandes épingles côtelées (Les Baux-St-Croix) et des armes (poignards et épées) se rattachent à ce même contexte⁴⁵. Mais on ignore les formes de l'habitat et les rituels funéraires. En outre, le nombre des dépôts mis au jour tend à diminuer, ce qui laisse supposer un épuisement rapide de nos sources.

Le Bronze Final (— 1100 à — 700 avant notre ère) :

Au Bronze Moyen et au Bronze Final, les liens unissant les diverses contrées riveraines de la Manche (Iles britanniques, Normandie et Bretagne) semblent avoir été de plus en plus étroits. Il en résultait une communauté culturelle « atlantique », où chacune des régions s'individualisait néanmoins par quelques traits originaux⁴⁶.

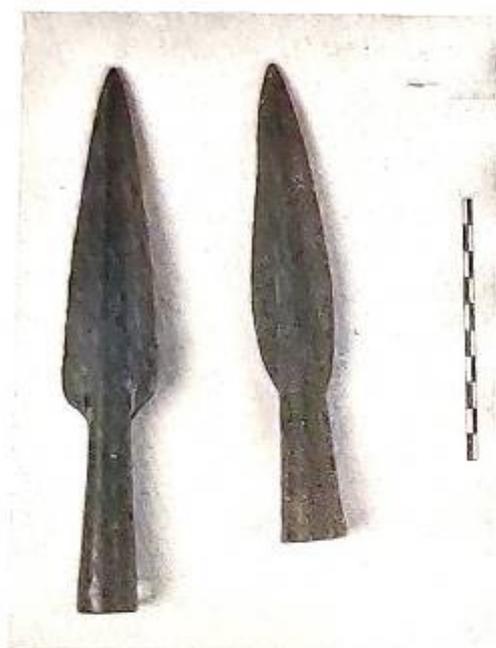
On retrouve, par conséquent, sur le territoire de l'Eure la marque des groupes culturels qui se sont succédés au cours du Bronze Final dans l'Ouest de la France : groupe de Rosnoën au Bronze Final I, groupe de Saint-Brieuc-des-Iffs au Bronze Final II et groupe de l'épée en langue de carpe au Bronze Final III.

L'évolution de la forme des objets usuels semble avoir été identique. Si les haches à talon sont restées fréquentes durant les deux premières phases (Combon), leur forme a changé devenant plus massive, plus rectangulaire, avec un abandon progressif des décors moulés.

De nouveaux types ont pris le relais : haches à aileron caractérisées par l'existence sur chaque face de deux languettes de métal rabattues en arcs de cercles pour l'emmanchement et haches à douille dont l'intérieur est laissé vide pour permettre d'y insérer le manche.

En outre, apparaissent des épées à lame élargie (« pistiliforme »), conçues pour frapper d'estoc et de taille, c'est-à-dire du tranchant autant que de la pointe. Leur poignée, en bronze était munie de rebords latéraux pour en augmenter la solidité et de trous de rivets pour fixer des garnitures en matière périssable, aujourd'hui disparues.

Dans l'Ouest de la France, une économie fondée sur le bronze paraît avoir survécu plus longtemps qu'en Europe centrale et la production des haches à douille « armoricaines », souvent importées en Haute-Normandie, semble être partiellement contemporaine du Premier Age du Fer.



Pointes de lance dont l'une, trouvée à Léry présente des œillets à la base des ailerons (type considéré comme d'origine britannique) (Musée de Louviers).

B) L'AGE DU FER

Il est frappant que les sources dont on dispose pour étudier les débuts de l'Age du Fer en Normandie sont d'une pauvreté désolante. Elles ne retrouveront une certaine densité qu'avec la fin de la période.

Le Premier Age du Fer ou époque de Hallstatt (— 700 à — 450 avant notre ère) :

Pourtant la région ne doit pas s'être vidée de la population qui l'occupait auparavant. L'indigence de notre documentation peut tenir à des facteurs techniques. L'habitude d'enterrer les objets métalliques en de vastes dépôts, semble avoir disparu. Si l'on compare les éléments dont on dispose pour l'Age du Fer avec ceux que l'on possède pour l'Age du Bronze en faisant abstraction des dépôts, on observe une situation sensiblement équivalente.

Les objets du Premier Age du Fer sont, en effet, attestés (épée du Hallstatt ancien de Saint-Aubin-sur-Gaillon, bracelets de Jouy-sur-Eure, de Huest et de Barc, fibule de Vieux-Port) ¹⁷.

Le Second Age du Fer ou époque de La Tène (— 450 à la conquête romaine) :

— *La Tène ancienne et moyenne*

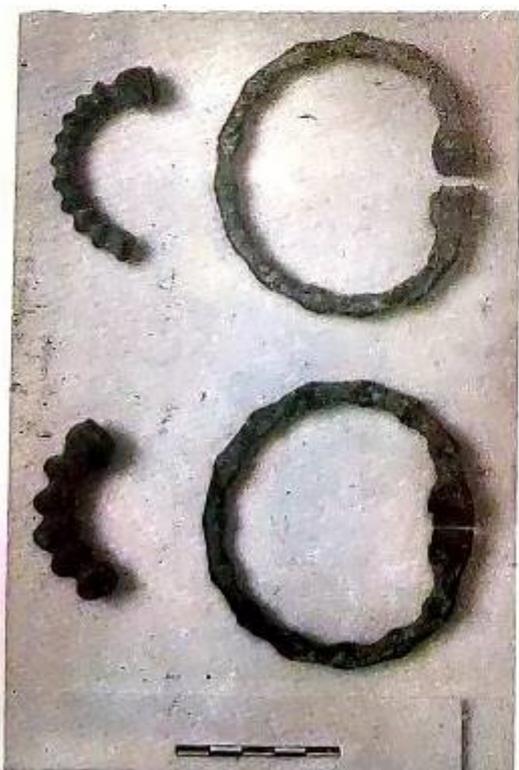
Les découvertes se rapportant à la Tène I et II, phases anciennes et moyennes du Second Age du Fer (— 450 à — 120 av. J.-C.) restent clairsemées mais sont parfois d'une étonnante splendeur.

La plus spectaculaire, survenue en 1841, correspond au casque d'Amfreville-sous-les-Monts, l'un des plus purs chefs-d'œuvre que l'art celtique nous ait laissés ¹⁸. Cette pièce magnifique gisait à trois ou quatre mètres de profondeur dans la vase d'un bras de la Seine, au débouché de la vallée de l'Andelle, sans que l'on puisse savoir si elle y avait été perdue ou déposée en offrande. En calotte sphérique avec un sommet pointu, percé d'un trou destiné sans doute à la fixation d'un bouton, il comporte un appendice pour protéger la nuque (forme dite « en casquette de jockey »). La feuille de bronze qui le constitue est recouverte par une autre qui comporte des ornements au repoussé. Sur cette dernière, on a appliqué une pellicule d'or qui en épouse tous les reliefs. Au sommet et à la base du casque, sur les côtés et sur la visière, ont été ajoutées des plaques d'émail, de teinte blanche, rouge et vert bleuâtre, serties dans des cloisons de fer. Ce riche décor est organisé en registres superposés. Les motifs de base sont des cercles, des triscèles et des lignes sinuées, alliés à des palmettes stylisées.

On peut y voir une arme d'apparat que son ornementation dans le style dit de Waldalgesheim permet d'attribuer à la fin du IV^e ou au III^e siècle avant J.-C. Elle ne pouvait appartenir qu'à un chef et sa présence en Normandie est, de ce point de vue, intéressante. Mais elle ne représente sans doute pas le produit d'un artisanat local.

D'autres trouvailles, d'une valeur beaucoup moins exceptionnelle, sont riches d'enseignements ethnographiques. Ainsi, la sépulture explorée en 1885 dans une carrière de sable près de l'école communale des Damps (La Tène Ic ou IIa) ¹⁹. Il s'agissait d'une inhumation et le défunt avait été enterré avec ses objets de parure. Il portait au cou un torque, c'est-à-dire un collier rigide formé d'une simple tige de bronze aux extrémités soudées, aux bras, trois bracelets fermés ornés de bossettes étroites, et aux jambes, deux anneaux de cheville présentant le même décor.

Le Musée de Louviers conserve quatre pièces datant d'une



Bracelets provenant de Martot (Eure) (Musée de Louviers).



phase ancienne de l'Age du Fer. Elles ont été trouvées en 1845 « sur des squelettes gaulois dans les fouilles du Fort d'Orléans à Martot ». Deux d'entre elles sont des bracelets à nodosité terminés par des tampons creux ; une de leurs faces est sensiblement plane pour permettre de les porter plus facilement en série. Un fragment présente un tampon plein décoré d'une ligne sinueuse tandis qu'un autre, brisé aux deux extrémités, correspond à un quatrième bracelet.

Quelques éléments sporadiques se rattachent au même contexte. Il est remarquable qu'ils proviennent de localités situées dans les vallées de la Seine et de l'Eure où de vastes nécropoles de La Tène finale ont été reconnues. Indice solide en faveur d'une continuité de population, au moins partielle.

— La Tène finale

Pourtant des mouvements de peuples ont affecté l'Eure à la fin de l'époque gauloise⁵⁰. On le sait par les sources historiques qui viennent s'ajouter désormais aux données de l'archéologie. Dans le « De Bello Gallico », Jules César fournit des indications détaillées sur l'organisation de la Gaule et les groupes qu'il y a combattus. Avec d'autres auteurs anciens, il nous apprend qu'à l'exception de la zone située vers l'embouchure en aval des Andelys, la vallée de la Seine formait la limite entre la Celtique, partie centrale de la Gaule où vivaient les tribus les plus puissantes, et la Belgique, partie nord et nord-est de la Gaule, peuplée de Celtes plus récemment immigrés et moins acquis à la civilisation, les Belges.

L'Eure occupait donc une position frontière. Les parties de son territoire situées au Nord, au-dessus de la Seine, et au Nord-Ouest, au Sud de l'estuaire, étaient occupées par les Veliocasses, peuple « belge » qui habitait également une vaste portion de l'actuelle Seine-Maritime. Le reste du département relevait de la Celtique. Jusqu'à la Risle régnaient les Aulerques Ebuovices et au-delà les Lexovii, centrés sur la région de Lisieux. On pourrait espérer que les limites ethniques essentielles soient reflétées par des variations à l'intérieur du matériel sorti des fouilles exécutées dans ces différentes régions.

En outre, les migrations celtiques se sont produites par vagues successives dont les pulsations devraient pouvoir être identifiées par l'archéologie.

Objectifs théoriquement réalisables, mais qui supposent des gisements bien conservés et des fouilles fort bien menées.

Les sites existent. Plusieurs vastes enceintes gauloises, ou oppida, ont été identifiées dans l'Eure (les Forts à Bouquelon, le Camp aux Anglais à Saint-Samson-de-la-Roque, le Goulet à Saint-Pierre-d'Autils, le camp de Vernonet à Vernon). D'autres restent certainement à identifier parmi les multiples enceintes qui parsèment le département (le Château Robert, en Acquigny, serait sans doute l'un des sites les plus propices pour ce genre de recherches). Les plus grands oppida se rattachent au type de Fécamp défini par M. Wheeler⁵¹, à large fossé, contrescarpe et porte rentrante. La rareté des fouilles empêche de situer avec précision leur construction et leur utilisation. Par comparaison, et à titre d'hypothèse, on peut les dater du 1^{er} siècle avant notre ère, avec perdurance dans la première moitié du 1^{er} siècle après J.-C.

L'autre grande catégorie de gisements est constituée par les cimetières. Plusieurs ont été repérés au confluent de la Seine, de l'Eure et de l'Andelle (Alizay, Les Damps, Léry, Le Manoir, Notre-Dame-du-Vaudreuil et Poses)⁵². Cette concentration est certainement significative d'une forte densité de population dans les vallées autour de la Seine. L'identification des nécropoles a toujours été en liaison avec l'ouverture de ballastières

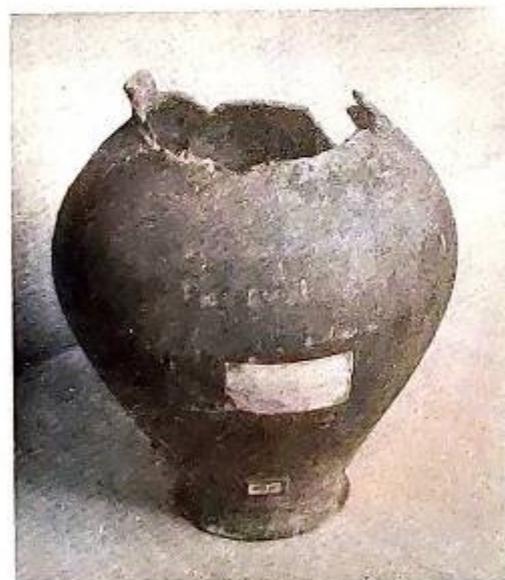
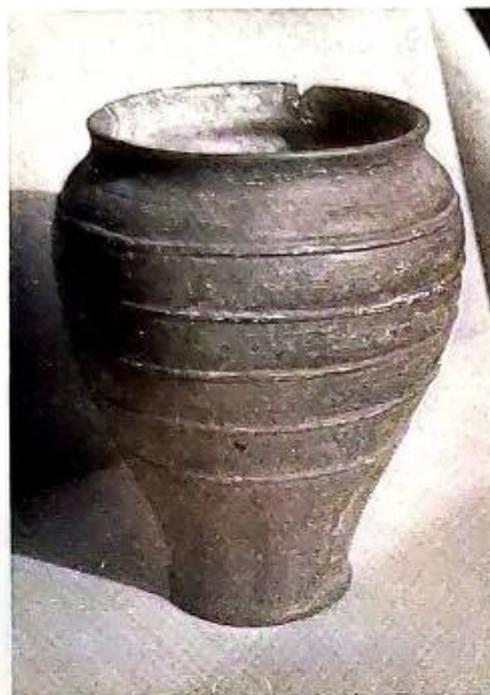
dans les nappes alluviales. Ce dernier fait explique, avec l'ancienneté des recherches, que les explorations n'aient généralement pas été menées de façon systématique. Si un important matériel a été récolté (cf. l'article de Mme V. Hirsch), comportant parfois des pièces d'une rare qualité (cf. le casque de Notre-Dame-du-Vaudreuil, étudié ici par M. A. Duval), on ne dispose d'aucun plan. Les objets ont été récoltés en bloc, sans que l'on puisse individualiser le mobilier des différentes tombes. La chronologie détaillée de ces ensembles est donc assez incertaine et le rituel funéraire, relativement mal connu. L'inhumation semble avoir été abandonnée. Les morts étaient maintenant incinérés, leurs cendres placées dans un vase en céramique et les urnes cinéraires groupées en cimetières.

Ces nécropoles paraissent avoir été systématiquement installées en bordure de fleuves, dans les plaines alluviales. Les trouvailles récemment faites à Léry laissent supposer que les habitats correspondants étaient également localisés dans les vallées. Beaucoup de ces témoins de la vie du passé ont dû disparaître avec l'exploitation des sablières, sans avoir été reconnus ni avoir fait l'objet d'observations scientifiques. On peut craindre qu'un jour prochain, il ne reste plus aucune trace des Gaulois qui peuplaient l'Eure à l'époque de César, victimes des besoins de notre société en matériaux de construction.

Notre monde est en perpétuel bouleversement. L'homme a maintenant le pouvoir de tout transformer, de remodeler son environnement, d'imposer sa loi à la nature, sans toujours avoir la possibilité de mesurer les conséquences de ses actions. Comme la mémoire sert aux individus à utiliser leurs expériences passées, l'histoire permet aux peuples de mieux interpréter le monde présent. Mais celui-ci n'a pas seulement été façonné par l'évolution des sociétés possédant l'écriture. Il a fallu plusieurs millions d'années pour que l'animal humain se transforme en un être pensant. Depuis plus de 35 000 ans, l'homme a le même aspect physique qu'aujourd'hui et les mêmes facultés intellectuelles. C'est au cours des temps préhistoriques qu'il a inventé le feu, l'outil, l'art, la vie en société, le vêtement, l'agriculture, l'élevage, la céramique, les métaux et bien d'autres éléments de notre vie quotidienne, enfin qu'il a trouvé des solutions aux problèmes posés par sa subsistance, son logement et son équilibre.

En fonction du climat et de l'environnement géographique, il a tenté de multiples expériences et mis au point divers modes de vie. Rien ne prouve qu'il ait été moins heureux que nous. Il importe donc de ne pas traiter par le mépris ces lointaines tentatives et d'en mener l'étude, avec sérieux et précision, avant que les grands travaux n'aient fait disparaître les maigres vestiges qui en ont subsisté. La psychologie moderne a mis en évidence l'importance de l'enfance dans la formation de l'homme adulte. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les sociétés ? La préhistoire, alors, ne serait pas une science morte, cultivée seulement pour le plaisir de l'esprit, mais un instrument indispensable pour la compréhension du monde dans lequel nous vivons, un moyen de prendre du recul et un élément susceptible de nous éclairer dans nos choix d'avenir.

Guy VERRON.



▲
Vases provenant du cimetière gaulois de Notre-Dame-du-Vaudreuil (Musée de Louviers).

▲
Fourreau d'épée du Second Age du Fer provenant du Vaudreuil (Eure) (Musée de Louviers).

NOTES

1. Les manuels de préhistoire sont nombreux et souvent d'excellente qualité. Parmi les plus récents, ou les plus importants, nous citerons :
BAILLOUD G. et MIEG DE BOOFZHEIM P. — *Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen*, Paris, Picard, 1955, in-8°, 244 p., XCVI pl.
- BORDES F.** — *Le Paléolithique dans le monde*. Coll. « L'Univers des Connaissances », Paris, Hachette, 1968, in-12, 256 p., 78 fig.
- BREZILLON M.N.** — *La dénomination des objets de pierre taillée. Matériaux pour un vocabulaire des préhistoriens de langue française*, IV^o supplément à « Gallia Préhistoire », Paris, C.N.R.S., 1968, in-4°, 411 p., 227 fig.
- BREZILLON M.** — *Dictionnaire de la préhistoire*, Coll. « Dictionnaires de l'Homme du XX^e siècle », Paris, Larousse, 1969, in-12, 256 p., fig.
- BOUARD M.** de (publié sous la direction de). — *Histoire de la Normandie*, Collection « Univers de la France », Toulouse, Privat, 1970, in-8°, 540 p., 21 fig. et 44 pl. (spécialement les chapitres consacrés par J. DASTUGUE et J. HARMAND à la préhistoire et aux Ages des Métaux).
- BOURDIER F.** — *Préhistoire de France*, Coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », XV, Paris, Flammarion, 1967, in-8°, 413 p., 152 fig.
- BRIARD J.** — *L'Age du Bronze*, Coll. « Que sais-je ? », n° 835, Paris P.U.F., 2^e éd., 1964, in-12, 127 p., 4 fig.
- CAYEUX A. de, PIVÉTEAU J., BORDES F., SONNEVILLE-BORDES D. de, LEROI-GOURHAN A., NOUGIER L.R., LAMING-EMPERAIRE A.** — *La France au temps des Mammouths*, Coll. « Ages d'Or et Réalités », Paris, Hachette, 1969, in-8°, 255 p. et 247 fig.
- DECHELETTE J.** — *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, Paris, Picard, 1908-1914, in-8°, 4 vol. et Appendices.
- HARMAND J.** — *Les Celtes au Second Age du Fer*, Paris, Fernand Nathan, 1970, Coll. F.A.C., in-8°, 184 p., X cartes, 20 fig. et XVI pl.
- LAET S.J. de.** — *La Préhistoire de l'Europe*, Bruxelles Meddens, 1967, in-4°, 212 p., 385 fig. et VIII cartes.
- LAMING-EMPERAIRE A.** — *L'archéologie préhistorique*, Coll. « Le Rayon de la Science », Paris, éd. du Seuil, 1963, in-12, 188 p., fig.
- LEROI-GOURHAN A.** : *Préhistoire de l'Art occidental*, Paris, Editions d'art Lucien Mazenod, 2^e éd., 1972, 482 p. et 803 fig.
- LEROI-GOURHAN A. et autres.** — *La Préhistoire*, Coll. « Nouvelle Clio », Paris, P.U.F., 1968, in-12, 366 p., 54 fig.
- MILLOTTE J.P.** — *Précis de protohistoire européenne*, Coll. « U 2 », Paris, Armand Colin, 1970, in-12, 319 p., 53 fig.
- PIGGOTT S., DANIEL G. et Mc BURNEY C.** — *La France de la Préhistoire, 1 million d'années avant Jésus-Christ*, Paris, Taillandier, 1973, in-4°, 247 p., 307 fig.
- SONNEVILLE-BORDES D. de.** — *L'âge de la pierre*, Coll. « Que sais-je ? », n° 948, Paris P.U.F., 2^e éd., 1965, in-12, 128 p., 8 fig.
- SONNEVILLE-BORDES D. de.** — *La Préhistoire moderne*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1967, in-8°, 136 p., 47 et 140 fig.
- THEVENOT E.** — *Histoire des Gaulois*, Coll. « Que Sais-je ? », n° 206, Paris, P.U.F., 4^e éd., 1966, in-12, 128 p.
- 2. LAUTRIDOU J.-P.** — *Compte rendu des travaux des commissions. Commission de terminologie des limons. Mémoire hors-série de la Société Géologique de France*, n° 5, 1969, p. 134.
- 3. LAUTRIDOU J.-P. et VERRON G.** — *Paléosols et loess de Saint-Pierre-lès-Elbeuf (Seine-Maritime)*, *Bull. Association française pour l'Etude du Quaternaire*, t. III, 1970, pp. 145-165, 7 fig.
- 4. BORDES F.** — *Les limons quaternaires du bassin de la Seine. Stratigraphie et archéologie paléolithique*, Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, Mém. 26, Paris, Masson, 1954, pp. 75-99 et fig. 33-43.
- 5. COUTIL L.** — *Résumé des recherches préhistoriques en Normandie. Département de l'Eure (époque paléolithique)*, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. I, 1893, pp. 34-71, fig.
- 6. BORDES F.** — *Les limons quaternaires du bassin de la Seine. Stratigraphie et archéologie paléolithique*, op. cit., pp. 129-131 et fig. 57.
- 7. POULAIN G.** — *Fouilles sous l'abri du « Mouth » à Météville (Eure) et théorie sur le Néolithique ancien*, *C. r. Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique*, session de Monaco, t. I, pp. 430-444 ; et divers articles parus dans bulletins de la Société Normande d'Etudes Préhistoriques entre 1902 et 1911 (t. X, 1902, pp. 134-138 ; t. XI, pp. 23-26 et 59-64 ; t. XII, 1904, pp. 89-106 ; t. XIII, pp. 59-71 ; t. XIX, 1911, pp. 53-55).
- 8. GRAINDOR M.-J. et MARTIN Y.**, avec la collaboration de P. MARTIN. — *L'Art paléolithique de Gouy* (Préface de J. DUHAMEL et, en appendice, étude du matériel ostéologique par L. RICHARD), Paris, Presses de la Sorbonne, 1972, in-8°, 155 p. et 65 fig. ; MARTIN Y. — *L'Art paléolithique de Gouy*, album de planches avec une préface de M.-J. GRAINDOR.
- 9. BORDES F., GRAINDOR M.-J., MARTIN Y. et FITTE P.** — *L'industrie de la grotte ornée de Gouy (Seine-Maritime)*, *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. 71, 1974, C.R.S.M., n° 4, pp. 118, 2 fig.
- 10. BORDES F. et FITTE P.** — *Une industrie paléolithique à Evreux*, *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. XLVIII, pp. 147-154, 3 fig.
- 11. DUBOIS A.** — *Les « tout petits » silex néolithiques (Tardenoisien) des environs de Bernay et principale de Beaumont (Section de Vieilles)*, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. XII, 1904, pp. 35-41 et pl. 1-4 ; CAHEN (A.). — *Contribution à l'étude des « tout petits » silex tardenoisien de Vieilles, ancienne commune née en 1840 à Beaumont-le-Roger (Eure)*, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. XX, 1912, pp. 2-11 pl.
- 12. BARRIERE C.** — *Les civilisations tardenoisienne Europe occidentale*, Bordeaux, Bière, s. d., p. 259.
- 13. VERRON G.** — *Informations archéologiques. Description de Haute et Basse-Normandie*, *Gallia histoire*, t. 16, 1973, fasc. 2, p. 372.
- 14. NOUGIER L.-R.** — *Les civilisations campignienne en Europe occidentale*, Le Mans, Monnoyer, 1950, 157 p., 119 fig. et 21 cartes.
- 15. WATTE J.-P.** — *Répertoire topo-bibliographique Néolithique et du Chalcolithique de Haute-Normandie (Seine-Maritime et Eure)*, Mémoire de Maîtrise, copié, Rouen, 1970, p. 201.
- 16. ACY E. d'.** — *Marteau, casse-tête et gaines haches néolithiques en bois de cerf ornementé*, *L'Anthropologie*, t. IV, 1893, pp. 385-401 ; BREUIL H. — *Hache maglemosien trouvé à Béthune en 1849*, *L'Anthropologie*, t. XXXVI, 1926, pp. 309-312, 2 fig.
- 17. CAYEUX L.** — *Gisements néolithiques des anciens marais du Havre*, *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. LII, pp. 557-559 ; *Les vestiges ostéologiques fossiles anciens marais du Havre, témoins de la vie néolithique*, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. X, 1907, pp. 46-50 ; *Nouvelle occupation des anciens marais du Havre*, *Bull. Soc. Géologique de Normandie*, t. XI, 1958, pp. 15-17. DUBOIS C. (Contribution de l'analyse pollinique à la connaissance du sous-sol du Havre), *Bull. Soc. Géologique de Normandie*, t. L, pp. 38-40.
- 18. BAILLOUD G.** — *Le Néolithique danubien et Chasséen dans le Nord et le Centre de la France*, *Die Anfänge des Neolithikums vom Orient bis Nordeuropa*, Fundamenta, VI, Köln, 1971, pp. 201-245, fig. et pl. 117-126.
- 19. BAILLOUD G.** — *Le Néolithique dans le bassin parisien*, II^e supplément à *Gallia Préhistoire*, 2^e Paris, C.N.R.S., 1974, 429 p., 53 fig. et VII pl.
- 20. BAILLOUD G.** — *Le Néolithique dans le bassin parisien*, op. cit., pp. 44-45 et fig. 7 n° 3.
- 21. PHILIPPE, Abbé J.** — *Note sur les recherches M. Moulard à la Ballastière de Breuilpont (Eure)*, *Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. XXV, 1924 (1926), pp. 119-123, fig. 18 et pl. XXI-XXII.
- 22. BAILLOUD G.** — *Le Néolithique dans le bassin parisien*, II^e supplément à *Gallia Préhistoire*, Paris, pp. 73 et 406.

23. COUTIL L. — Haches-marteaux et pics avec peration centrale trouvés en Normandie, *Bull. Soc. Préh.*, t. V, 1908, pp. 227-232; BRASSEUR, Marteau-hache de Francheville (Eure) et poignard en silex du Grand-essigny trouvé à Villebon-en-Beauce (Eure-et-Loir), *Ibid.*, t. IX, 1912, pp. 88-89; VERRON G., Informations archéologiques. Circonscription de Haute et Basse-Normandie, *Allia Préhistoire*, t. 16, 1973, p. 374 et fig. 19 n° 1.

24. VERRON G. — Acculturation et continuité en Normandie durant le Néolithique et les Ages des Métaux, communication au IV^e Colloque Atlantique, Gand, 1975, à paraître.

25. PHILIPPE J. — Cinq années de fouilles au Fort-Harrouard 1921-1925, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. 25 bis, 1927, pp. 1-175, 18 fig. et XXXVI pl.; Fort-Harrouard, *L'Anthropologie*, t. 46, 1936, p. 257-301; t. 47, 1937, pp. 542-612. Sur l'Abbé Philippe, voir *Nouvelles de l'Eure*, n° 28, 1966, pp. 25-28.

26. POULAIN G. — Fouilles dans un abri sous roche tué à Métreville, commune de Saint-Pierre-d'Autils, canton de Vernon (Eure), *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. X, 1902 (1903), p. 134-138, 2 fig.; compte rendu des fouilles de Métreville (Eure), *Ibid.*, t. XII, 1904 (1905), pp. 89-106, 16 fig. et pl. VI; Derniers sondages sous l'abri du « Mammouth » à Métreville (Eure). Théorie sur le Néolithique, *Ibid.*, t. XIII, 1905 (1906), pp. 59-71, 15 fig.; Exploration définitive de « Abri du Mammouth » à Métreville, commune de Saint-Pierre-d'Autils (Eure), *Ibid.*, t. XIX, 1911 (1912), pp. 53-55, 3 fig. BENDER M.B. — *The Neolithic Cultures of North-West France*, Londres, 1967, Thèse de doctorat (Ph. D.) polycopiée, pp. 117-120 et fig. 44, 46. Sur A. G. Poulain, voir *Nouvelles de l'Eure*, n° 28, 1966, pp. 25-28.

27. BAILLOUD G. — Le Néolithique dans le bassin parisien, *op. cit.*, pp. 139-229 et fig. 32-49, avec un inventaire des sites où les sépultures S.O.M. de l'Eure ont recensées aux pages 243-247.

Les recherches de M. R. Dauphin à la Basse-Crémonville (commune de St-Etienne-du-Vauvray) sur les déblais d'une poche de tourbe vidée pour la construction de la bretelle 154 de l'autoroute A 13, ont montré l'existence de traces d'occupation S.O.M. (gaine de hache en bois et cerf) à côté d'éléments protohistoriques et historiques, déposés au Musée de Louviers. Cette découverte, survenue en 1969, est à mettre en relation avec la sépulture collective S.O.M. identifiée naguère à seulement quelque 500 m plus au Sud (cf. note 31). Elle semble indiquer que l'habitat correspondant était situé dans la vallée et donne l'espoir de pouvoir l'explorer un jour.

28. Allée couverte d'Aveny à Dampsmeuil : voir PULLIGNY, *Vte de*. — L'Art préhistorique dans l'Ouest et notamment en Haute-Normandie, *Recueil des Travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure*, IV^e série, t. IV, 1878-1879, pp. 151-175 et pl. II-III; MORTILLET, A. de. — Figures gravées et sculptées sur des monuments mégalithiques des environs de Paris, *Bull. Soc. d'Anthropologie de Paris*, t. IV, 1893, p. 657-668, fig.; COUTIL L. — Inventaire des menhirs et dolmens de France, *Eure*, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. IV, 1896 (1897), pp. 51-57 et l.; IMBERT M. — Dolmen de Dampsmeuil (Eure), *l'Homme Préhistorique*, t. I, 1903, pp. 14-19.

Allée couverte de Pinterville : voir BAUDOT M. — Premier rapport sur la fouille du caveau sépulcral néolithique de Pinterville (Eure), *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. XXXIV, fasc. 1, 1944, pp. 4-7; DIVRY A. — L'Allée sépulcrale néolithique de Pinterville (Eure), *ibid.*, t. XXXIV, fasc. II, 1945, pp. 24-25, 1 fig.; MARQUER P. — Les ossements humains de Pinterville (Eure), *Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, X^e série, t. 5, fasc. 3-6, 1954, pp. 209-235; VERRON G. — Les recherches préhistoriques dans l'Eure, *Nouvelles de l'Eure*, n° 28, 1966, p. 23.

Fosse XIV de Portejoie : voir VERRON G. — Informations archéologiques. Circonscription de Haute et Basse-Normandie, *Gallia Préhistoire*, t. 16, 1973, pp. 374-377 et fig. 20-22.

29. LE BRASSEUR. — Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux, 2^e partie, Actes et preuves. Procès verbal d'Olivier Etienne suivi de la relation et dissertation touchant l'origine et l'antiquité de quelques corps trouvés dans un ancien tombeau, au village de Cocherel, entre Evreux et Vernon, en l'an 1685, par l'abbé de Cocherel, Paris, 1722, pp. 172-185 et suivantes; MONTFAUCON, Dom B. de. — Les Monuments de la monarchie française..., Paris, 1729-1733, t. V, 2^e partie, p. 194 et suiv.; FERRAY E. — Le tombeau préhistorique de Coche-

rel, C. r. Congrès Archéologique de France, 1889, pp. 393-422 et *Recueil des Travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure*, 4^e série, t. VIII, 1889-1890, pp. 259-283; LAMING-EMPERAIRE A. — Origines de l'archéologie préhistorique en France, Paris, Picard, 1964, pp. 92-94; BOURDIER F. et EDEINE B. — La naissance de la préhistoire scientifique. Les fouilles de 1685 à Cocherel, *Sciences et l'enseignement des sciences*, n° 37, mai-juin 1965, pp. 52-58.

Outre la sépulture des Hautes-Berges à Houlbec-Cocherel et celle de l'Hôtel-Dieu aux Ventes, le monument des Vignettes à Léry se range également parmi les dolmens simples que leur mobilier permet d'attribuer à la civilisation de Seine-Oise-Marne. On pourra consulter à son sujet : HAMY E. T. — Dolmen de Léry, C. r. Congrès. internat. d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique, Stockholm, 1874, pp. 255-256; Id. — Sur les ossements humains du dolmen des Vignettes, à Léry, *Bull. Soc. d'Anthropologie de Paris*, t. IX, 1874, pp. 606-608; COUTIL L. — Inventaire des menhirs et dolmens de France, *Eure*, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. IV, 1896, pp. 57-62; Id. — Les monuments mégalithiques de la Normandie (dolmens, allées couvertes, menhirs, polissoirs), C. r. Congrès Préhistorique de France, Autun, 1907, pp. 481-500; BAILLOUD G. — Le Néolithique dans le bassin parisien, *op. cit.*, pp. 244-245.

30. IZARN E. — Sur une sépulture celtique trouvée à Neuilly-sur-Eure, *Recueil des Travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure*, t. V, 1857-1858 (1859), pp. 591-597; GUERIN R. — Sur la caverne sépulcrale de Neuilly-sur-Eure, *Bull. Soc. d'Anthropologie de Paris*, t. VII, 1872, pp. 605-606; COUTIL L. — Inventaire des menhirs et dolmens de France, *Eure*, *op. cit.*, pp. 81-84; MOREL G. — Présentation de pointes et d'outils néolithiques, C. r. Association Française pour l'Avancement des Sciences, 45^e session, Rouen, 1921 (1922), pp. 821-823, fig.

31. BONNIN Th. — Notice sur un tombeau celtique découvert en décembre 1842 à St-Etienne-du-Vauvray (Eure), Evreux, Ancelle, 1843, in-8^o, 15 p. et C. r. Congrès Archéologique de France, 1856 (1857), pp. 340-351; COUTIL L. — Menhir de la Basse-Crémonville, *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. XXI, 1924, pp. 65-67; COLLIGNON M. — Le déplacement du menhir de la Basse-Crémonville, près Louviers, en 1866, *Bull. Soc. d'Etudes diverses de l'Arrondissement de Louviers*, t. XX, 1928-1930, pp. 30-38.

32. GADEAU DE KERVILLE H. et POULAIN A.-G. — Résultat des fouilles d'un ossuaire probablement néolithique situé dans la commune de Saint-Just, canton de Vernon (Eure), suivi d'une note sur les débris humains recueillis dans cet ossuaire par le Docteur R. DORANLO, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. XXVII, 1927-1929 (1930), pp. 87-95.

33. PULLIGNY, *Vte de*. — L'Art préhistorique dans l'Ouest et notamment en Haute-Normandie, *Recueil des Travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure*, IV^e série, t. IV, 1878-1879, pp. 190-191 et pl. X, fig. 2; COUTIL L. — Inventaire des menhirs et dolmens de France, *Eure*, *op. cit.*, pp. 69-70.

34. VERRON G. — Acculturation et continuité en Normandie durant le Néolithique et les Ages des Métaux, communication au IV^e colloque atlantique, Gand, 1975, à paraître.

35. POULAIN A.-G. — Dragages de la Seine à Vernon en 1948, *Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie*, n° 6, 2^e trim. 1957, pp. 18-20; BENDER M.B. — *The Neolithic Cultures of North-West France*, *op. cit.*, p. 247 et fig. 97; TREINEN F. — Les poteries campaniformes en France, *Gallia Préhistoire*, t. XIII, 1970, fasc. 1, p. 66.

36. VERRON G. — Informations archéologiques. Circonscription de Haute et Basse-Normandie, *Gallia Préhistoire*, t. 16, 1973, fasc. 2, p. 374.

37. PETIT G. — *Histoire de Louviers*, Louviers, Imprimerie de Léonce Delahaye, 1877, p. 77.

38. GALLOIS J. et SPALIKOWSKI E. — Note sur des ossements humains et des bracelets et outils de l'époque néolithique, trouvés à Notre-Dame-de-la-Garenne et aux environs de Gaillon (Eure), *Bull. Soc. des Amis des Sciences Naturelles de Rouen*, 3^e série, 30^e année, 2^e semestre 1894 (1895), pp. 251-261; COUTIL L. — Anneaux en pierre trouvés en Normandie et spécialement dans le bassin de la Seine, C. r. Association Française pour l'Avancement des Sciences, 23^e session, Caen, 1894,

8-740; Id. — Ateliers et stations humaines néolithiques du département de l'Eure, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. IV, 1896, pp. 123-205; PHILIPPE Abbé J. — Anneau-disque en jadéite de la baliaisle Beuilpont (Eure), *Ibid.*, t. XXVI, 1925-1926, pp. 69-74; ERRON G. — Un nouvel anneau-disque trouvé en Normandie. L'anneau-disque de Saires-la-Verrerie (Orne), *Revue d'Argentan*, 41^e année, 1969, n° 1 (153), pp. 17-18; ERRON G. — Méthodes statistiques et étude de chaînes complexes de l'Age du Bronze, in *L'Homme, et Aujourd'hui. Recueil d'études en hommage à Leroi-Gourhan*, Paris, Cujas, 1973, pp. 609-624.

COURTOIS J. — Normandie et Bretagne à l'Age du Bronze Ancien, *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. LIV, 1957, pp. 2-145.

ERRON G. — Informations archéologiques. Circonscription de Haute et Basse-Normandie, *Gallia Préhistorique*, t. 16, 1973, fasc. 2, pp. 372-373 et fig. 16.

ERRON G. — Antiquités préhistoriques et protohistoriques du Musée départemental des Antiquités de Seine-Maritime, Rouen, 1971, pp. 50-51 et fig.

GUIBERT H. — Les origines de Louviers, *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. VII, 1899, pp. 81-116 et pl. I-IV bis; L'Age du Bronze en Normandie. Eure, Seine-Maritime, Orne (2^e édition), C. r. Association pour l'Avancement des Sciences, 45^e session, 1921, pp. 791-810 et pl. 1-6.

46. BURGESS C. B. — The Later Bronze Age in the British Isles and North-western France, *The Archaeological Journal*, Vol. CXXV, 1968, pp. 1-45, 19 fig. et 1 tabl.

47. COUTIL L. — Sépultures et foyers des Veliocasses et des Eburovices (département de l'Eure), *Bull. Soc. Normande d'Etudes Préhistoriques*, t. XII, 1904 (1905), pp. 107-164 et pl. VII-VIII; DUVAL A., ELUERE C. et MOHEN J.-P. — Les fibules antérieures au VI^e siècle avant notre ère, trouvées en France, *Gallia*, t. 32, 1974, fasc. 1, p. 51 et fig. 5 n° 5.

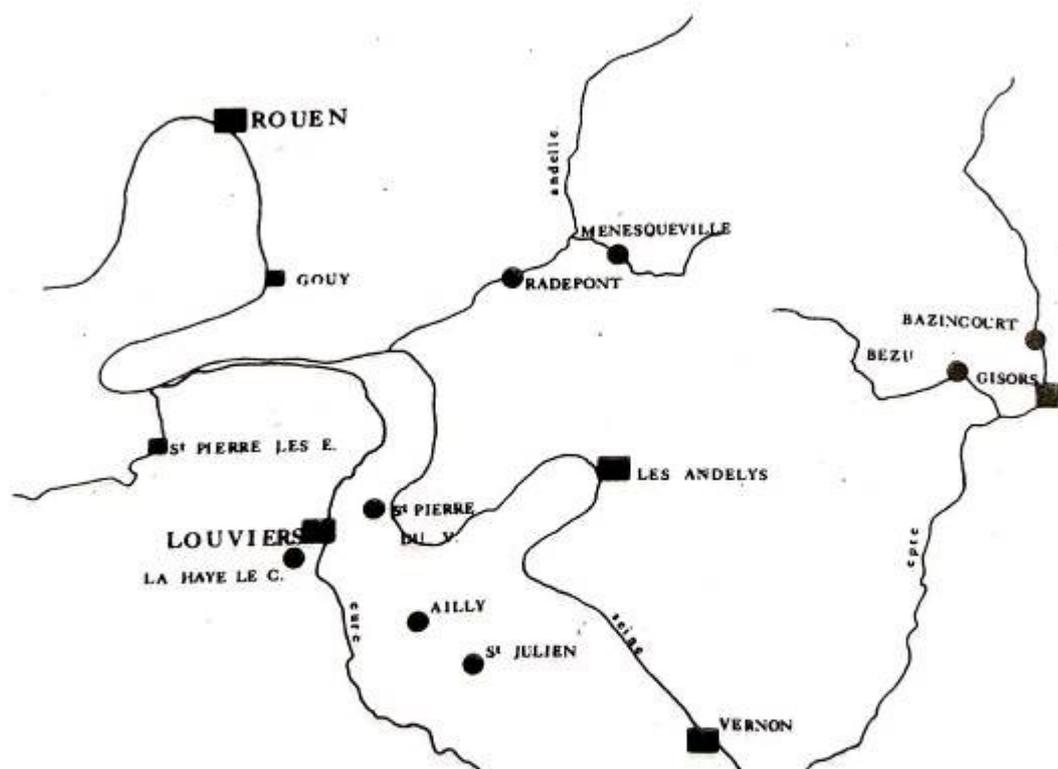
48. LINAS, Ch. de. — Armures des hommes du Nord. Les casques de Falaise et d'Amfreville-sous-les-Monts (Normandie), Arras, Rousseau-Leroy, 1869, pp. 61-69, 82-83 et pl.; JACOBSTHAL P. — *Early Celtic Art*, Oxford, Clarendon Press, 1944, n° 140 et pl. 78-81; MEGAW J. V. S. — *Art of the European Iron Age. A Study of the elusive image*, Bath, Adam and Dart, 1970, pp. 89-90 et pl. 110.

49. VESLY, L. de. — Note sur une sépulture de l'époque du bronze découverte aux Damps (Eure) dans une carrière de sable, *Bull. archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1891, pp. XLI-XLII; COUTIL L. — Sépultures et foyers des Veliocasses et des Eburovices (département de l'Eure), *op. cit.*, pp. 133-134 et pl. VII.

50. HAWKES Ch. et DUNNING G. C. — The Belgae of Gaul and Britain, *The Archaeological Journal*, Vol. LXXXVII, 1930, pp. 150-335, 33 fig. et 1 pl.

51. WHEELER, Sir M. et RICHARDSON K. M. — *Hill-Forts of Northern France*, Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London, XIX, Oxford, 1957, pp. 8-14 et 120-121.

52. COUTIL L. — Le cimetière gaulois et gallo-romain par incinération du Mesnil de Poses, près Poses (Eure). Fouilles de novembre 1930 à mai 1931, Le Mans, Imp. Ch. Monnoyer, 1932, 20 p.



Localisation des localités citées dans le texte.

